

POUR L'AMOUR DE DEMAIN

Irène Laure racontée
par Jacqueline Piguet

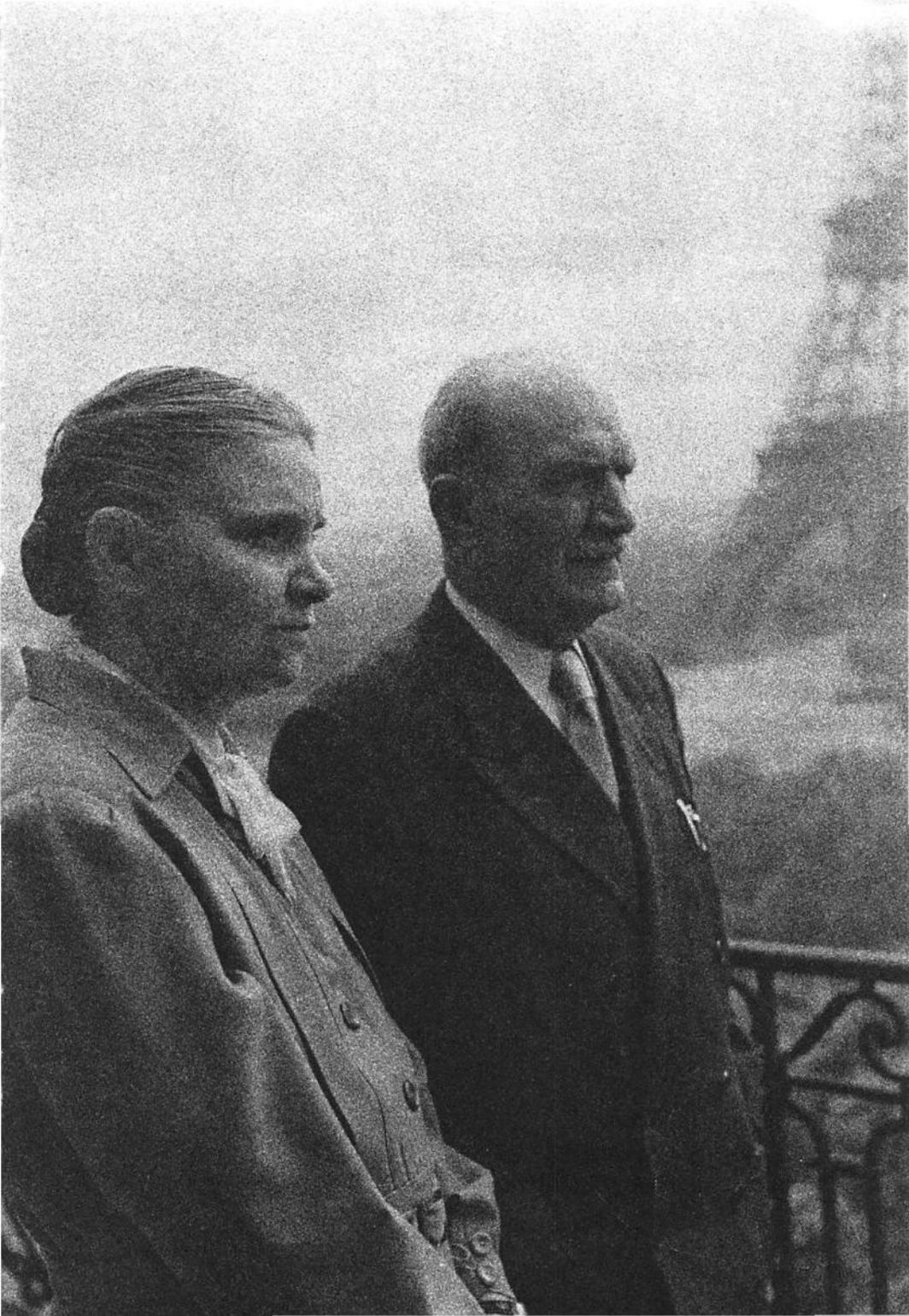


Pour l'amour de demain

© Copyright Editions de Caux, 1824 Caux (Suisse) – 1985

ISBN 2-88037-015-9

Imprimé en Suisse



Diffusion en France:

Editions de Caux, 68 bd Flandrin, 75116 Paris

Pour les librairies: 7 ici, 48 rue de Lille, 75007 Paris

Pour l'amour de demain

Irène Laure
racontée par Jacqueline Piguet

Editions de Caux
Diffusion Ouverture, CH-1052 Le Mont-sur-Lausanne

Résistance

Dans la nuit, un bruit de bottes.

L'amicale obscurité bascule: en un instant, l'arrière-pays provençal devient hostile.

Irène Laure n'a pas le temps de repérer le danger qu'il est sur elle. La patrouille allemande l'entoure, une torche électrique l'aveugle, des ordres claquent.

Les mots lui manquent, elle ne peut que montrer sa trousse d'infirmière, un vieux sac noir à glissière. Elle l'emporte toujours dans ses expéditions nocturnes pour la Résistance. Parce qu'elle est responsable d'un réseau sanitaire, certes, mais aussi pour justifier, ose-t-elle espérer, des déplacements qui baffouent le couvre-feu imposé par l'occupant nazi.

— Où est votre malade? Allez, conduisez-nous!

L'ordre de marche est donné sans douceur. Un canon de mitraillette la pousse en avant.

Irène Laure, qui revient d'une cache de maquisards éloignée, ne connaît personne dans les parages et part à l'aveuglette, entraînant son escorte dans ce qui pourrait bien être une course à la mort.

La peur, elle ne connaît pas.

La rage, oui. Rage tapie en elle depuis ce noir jour de mai 1940, lorsque son fils Louis est arrivé bouleversé dans sa cuisine:

— Maman, les Allemands entrent à Paris!

Un instant, elle a cru devenir folle.

Puis, en un éclair, elle a su qu'elle en tous cas ne capitulerait jamais: elle entrait dans la Résistance avant que celle-ci ne soit constituée, sans savoir de quoi cet engagement serait fait. Sans savoir qu'elle y entraînerait toute sa famille, jusqu'au petit Claude qui transporterait des messages dans des tubes d'aspirine trafiqués.

En cette fin de nuit sans étoiles, elle ne regrette rien, même si son chemin doit s'arrêter ici dans une rafale de mitraille.

A droite, on devine la masse carrée d'une villa. A tout hasard, Irène Laure l'indique d'un geste vague:

– C'est là.

Les soldats tambourinent sur la porte que vient ouvrir une femme inconnue, en peignoir, tremblante de peur.

Avant d'être brutalement interrompue et poussée dans le vestibule, Irène Laure a le temps de lancer:

– Je leur ai dit que je venais soigner votre malade...

Un bref éclat dans le regard. La femme a compris. Sans un mot, elle précède ses « visiteurs » en haut de l'escalier. Dans une petite chambre où brûle une veilleuse, la grand-maman est couchée – et elle a l'air malade! Si évidemment malade, que le soldat qui pousse Irène Laure, écoeuré d'avoir fait chou blanc, l'envoie d'une bourrade vers le lit. Elle trébuche et s'écroule sur la providentielle patiente.

Il n'y aura guère de mots échangés dans la villa après le départ de la patrouille. Les regards parlent parfois avec suffisamment d'éloquence.

Aux premières lueurs du jour, Irène Laure rentre chez elle sans encombre, sachant bien qu'elle reprendra ses périlleuses randonnées à la prochaine occasion, peut-être ce soir déjà.

Mais le danger ne se rencontre pas seulement sur les grands chemins. Il vient parfois jusqu'au rez-de-chaussée d'HLM qu'habite à Aubagne la famille Laure.

Une nuit, Irène Laure se réveille en sursaut. Dehors, des camions, des soldats, des chiens.

– Cette fois, nous sommes pris!

Dans sa cave, deux résistants sont cachés et les chiens auront

vite fait de les découvrir. Sans réfléchir, instinctivement, elle attrape le paquet de DDT, arrivé du ciel avec le dernier parachutage, se précipite à l'entrée de la cave et envoie un nuage de poudre vers le seuil. Déjà les Allemands entrent dans l'immeuble, tirés par leurs chiens qui, le nez au sol, vont droit à la porte de la cave.

Irène Laure attend, pétrifiée, ses yeux clairs, des yeux d'acier, plantés dans ceux des soldats.

Etrangement, les chiens ne continuent pas sur leur lancée. Ils cherchent de-ci de-là, tourniquent vainement. Puis, impatients de sortir, ils entraînent leurs maîtres au-dehors sur une nouvelle piste.

Bientôt leurs aboiements se perdent au loin. La nuit reprend son souffle, et les cigales leur chant.

Irène Laure entre sur la pointe des pieds dans la chambre des enfants. Sa lampe de poche fait briller les yeux grands ouverts de Juliette et de Claude.

– Tout va bien, ne vous inquiétez pas, leur chuchote-t-elle.

Santine et Paulette, les aînées, ne sont pas là. Quant à Louis, on ne sait jamais où il est et, par les temps qui courent, mieux vaut ne pas lui poser de questions. Dans une famille où la Résistance va de soi, moins on en sait, mieux cela vaut.

Quand Irène Laure retourne se coucher, elle trouve Victor, son mari, ronflant comme un bienheureux. Si elle était moins harassée, elle en rirait!

Demain matin, poubelle à la main pour se donner un air innocent, Irène Laure s'assurera que la voie est libre et Victor emmènera discrètement les deux hôtes de la nuit vers leur prochaine mission.

Et, quand les voisines viendront bavarder:

– Quel vacarme cette nuit! Qu'est-ce qui a bien pu se passer encore?

– Oh, nous avons magnifiquement dormi, dira Irène Laure, pas vous?

Je sais ce que c'est que le prix de la guerre. Ce sont toujours les ouvriers, les enfants, les femmes qui paient. J'ai vu les blessés dans les hôpitaux et les mourants qui appelaient «maman». Je suis infirmière de métier.

A la deuxième guerre, j'étais révoltée contre les Allemands. Je pensais que c'était un peuple barbare qui voulait la guerre. J'avais une haine féroce contre les femmes allemandes. De tout mon cœur, je luttais dans la Résistance. J'étais un démon pour la Gestapo et j'ai entraîné des milliers de femmes derrière moi. Je ne connais pas la peur.

J'ai vu mourir des femmes et des enfants. Deux de mes enfants étaient décalcifiés, ils ont failli mourir. Mon fils aîné, je n'en dirai rien, c'est passé, il faut l'oublier. Nous étions bombardés par les Alliés, les Allemands, les Italiens.

Je pense aux ruines que j'ai vues, aux ruines de la France, aux ruines de l'Allemagne. Où sont les vainqueurs? Il n'y a pas de vainqueurs, il n'y a que des vaincus, des vaincus du mal.

La Préfecture de Marseille

En ce printemps de l'année 1944, la Provence a faim.

Un matin comme les autres, Irène Laure fait la queue. Elle attend une, deux heures, espérant que son tour d'être servie viendra avant le fatidique : « Terminé. »

Quand elle arrive au comptoir, enfin, dans ses mains tendues le marchand dépose deux sardines. Deux. Elle rentre, son panier cruellement léger au bras. Elle pose sur la table de la cuisine ses deux sardines et, crève-cœur ou épuisement, ne peut retenir ses larmes.

– Oh non, maman! s'écrie Santine, ne pleure pas. Si tu pleures, toutes les femmes vont perdre espoir.

Elle ne pleurera plus.

Ses yeux restent secs, nuit après nuit, lorsqu'elle entend l'un ou l'autre de ses enfants se glisser à la cuisine et boire un verre d'eau pour tromper la faim.

Ses yeux restent secs quand la décalcification immobilise peu à peu Juliette et Claude.

Ses yeux restent secs quand Louis est arrêté. Quand il est torturé.

Mais lorsque les bombardiers américains remplissent le ciel français de leur grondement, elle se réjouit des destructions qu'ils vont infliger aux villes allemandes.

La faim devient atroce. Depuis deux mois, la population désespérée demande une amélioration du ravitaillement. En mai,

il n'y a eu aucune distribution de viande à Marseille, ni de beurre, ni de pommes de terre, malgré les tickets. Et maintenant, représailles pour la disparition de deux officiers, l'occupant menace de supprimer les cartes de pain.

Hier, au marché, incapable de voir les figures ravagées des femmes d'Aubagne sans réagir, Irène Laure a sauté sur un banc et lancé l'appel à une marche pour le droit à la vie.

Ce matin, elles se mettent en route, long ruban silencieux. Des femmes seulement. Elle n'a pas voulu d'hommes, c'eût été trop dangereux pour eux. Des femmes par centaines, et des enfants qui trottaient à leurs côtés. Dix-sept kilomètres d'asphalte gris, une longue, très longue route quand on a le ventre creux.

A Marseille, place d'Aix, des cortèges partis des Carmes, de Saint-Lazare, de Saint-Charles, viennent s'agglutiner au leur. A chaque carrefour, le flot grandit.

La place Saint-Ferréol, ensoleillée, avenante entre ses façades distinguées, est envahie par quatre mille femmes, dont le silence est plus redoutable que les clameurs.

Les policiers en faction ne bougent pas et Irène Laure entre dans la Préfecture à la tête d'une petite délégation.

Elles gravissent l'escalier majestueux et pénètrent sans hésiter dans le bureau du préfet.

– Mais, Madame, s'écrie-t-il, c'est très dangereux ce que vous faites!

– Oui, c'est vrai, Monsieur le Préfet, mais je vous réponds ceci: s'il m'arrive quelque chose, à moi, quand je sortirai, eh bien je ne donnerai pas cher de votre peau à vous.

Le préfet se lève et marche jusqu'aux hautes fenêtres qui ouvrent sur la place. Quatre mille visages de femmes tournés vers lui, et pas un son.

– Vous avez gagné.

Lorsqu'Irène Laure apparaît sous le porche monumental, entre les factionnaires, il se fait un remous, elle est comme aspirée et disparaît dans le flot humain, avant que la police ait pu réagir.

– Et maintenant filez par là, vite, souffle une voix derrière elle.

On vous couvre, allez-y.

Sa trace est effacée. La voilà déjà dans le tramway grinçant d'Aubagne.

Quand elle descend, à l'arrêt habituel, à sa stupeur, elle voit toute la ville massée sur les trottoirs. Victor est là, qui tient par la main Juliette et Claude. Ils attendent depuis ce matin.

Le commissaire de police d'Aubagne s'approche et marche à son côté, tandis que deux agents de police leur emboîtent le pas. L'arrestation, alors, c'est pour maintenant?

L'accent chaleureux du commissaire la prend par surprise. Il a chuchoté plutôt que parlé:

– Alors, Madame Laure, comment ça s'est passé?

D'un seul coup, la tension intérieure tombe. Elle craignait qu'il ne soit de l'autre bord et ces petits mots ont suffi pour qu'ils se comprennent. Protégée par cette escorte inattendue, elle arrive jusqu'à la cité ouvrière que les Laure habitent depuis bientôt dix ans, où il n'y a que des amis, ou presque.

Alors seulement elle comprend à quel point elle a cru que ce serait sa dernière journée de liberté.



Caux

«Non, jamais. Jamais je ne resterai sous le même toit que des Allemands. Jamais.»

Toute la nuit, elle a tourné en rond dans sa chambre. Deux fois, trois fois, elle a voulu prendre un peu de repos, mais la violence du combat qui se livre en elle ne lui laisse aucun répit.

De son balcon, elle a regardé la masse tranquille des Dents du Midi et le lac miroitant dans une nuit somptueuse. Mais ses yeux n'ont vu que les corps torturés de ses camarades de la Résistance. Les petits bras décharnés des enfants de Marseille. Juliette clouée pendant des mois par la décalcification sur une vieille voiture d'enfant bricolée en brancard. Le défilé insoutenable de ceux qui rentrent de déportation, pour qui elle a mis sur pied un service d'accueil à l'Hôtel Lutétia, à Paris. Et puis Louis, son fils, son cher diable de fils. Quand elle l'a revu après son emprisonnement, oh comme ils le lui avaient abîmé!

Depuis sa brillante élection à la Constituante sur la liste socialiste de Marseille, elle s'est dépensée sans compter, à la Chambre et au parti, pour panser les blessures de la guerre. Et chacune de ses démarches fait saigner son cœur.

— Madame Laure, vous qui êtes socialiste, comment voulez-vous reconstruire l'Europe si vous rejetez le peuple allemand?

Dans la nuit, elle se débat. Cette phrase que Frank Buchman lui a dite aujourd'hui la torture. De quel droit lui a-t-il posé ce dilemme? Il doit être fou. Il arrive d'Amérique pour mener cette conférence du Réarmement moral dans l'ex-Palace de Caux et

il ne comprend rien à ce que l'Europe vient de vivre! Il ne peut pas savoir. Veut-il donc qu'elle trahisse les petits affamés, les déportés, ses camarades morts, Louis?

Et pourtant, cette phrase...

Il n'a rien ajouté. S'il lui avait dit de rester quelques jours de plus, elle aurait pu discuter, expliquer: rien que d'entendre parler allemand lui donne envie de vomir. Mais cette unique phrase est comme un couteau dans sa chair.

Demain, quelle Europe, quel monde aurons-nous créés? Avec le jour doré qui se lève derrière les montagnes, la pensée d'Irène Laure se tourne vers l'avenir à construire.

Quand elle sort de sa chambre, où elle est restée enfermée sans manger depuis sa rencontre avec Frank Buchman, elle a les yeux secs, un masque impassible sur le visage. Dans le long corridor qui conduit aux salles de réunions, elle rencontre – mais ce n'est sans doute pas par hasard – une jeune femme mi-américaine, mi-française, Denise Hyde. Elles ont fait connaissance à Paris quelques mois auparavant et Denise Hyde est une des personnes qui lui ont parlé des conférences de Caux. Irène Laure avait connu avant guerre l'action de Frank Buchman, mais depuis qu'elle faisait partie du comité directeur du Parti socialiste, elle n'avait guère eu le loisir de songer à des conférences de bonnes volontés!

Mais voilà, Caux est en Suisse et, pour une maman française de l'été 1947, la Suisse n'est-elle pas le beurre, le lait, la santé pour les enfants? Ainsi donc Irène Laure, Juliette et Claude se trouvent-ils à Caux depuis deux semaines.

– Irène, seriez-vous d'accord pour que je vous fasse rencontrer un Allemand?

– Oui.

– Aujourd'hui à déjeuner, cela vous irait-il?

– Oui.

Les deux oui claquent assez sèchement. En tous cas, ils n'invitent pas à une conversation sur les états d'âme d'Irène Laure. Mais pour Denise Hyde, qui commence à la connaître un peu, ils sont très éloquents.

Ponctuellement, à midi trente, Irène Laure est sur le seuil de

la salle à manger bruissante des quelques centaines de participants aux conférences.

L'Allemand, en fait, est une Allemande. Une jeune femme blonde, simplement vêtue de noir, mais indéniablement une aristocrate. Denise Hyde la présente. Irène Laure regarde droit devant elle, le visage inexpressif. Elle ne tend pas la main.

Sans échanger une parole, les trois femmes et leur interprète prennent place dans la queue du libre-service, se servent et sortent avec leurs plateaux pour s'installer au jardin, sous les maronniers.

Irène Laure enfin rompt le silence. L'effort qu'elle s'impose fait poindre des gouttes de transpiration sur son front.

– Vous représentez ce que je hais le plus au monde. Vous ne pouvez pas imaginer ce que mon pays a souffert à cause de vous. Nos femmes. Nos enfants, qui ne sont plus que des petits squelettes. Nos meilleurs hommes tués, torturés. Savez-vous ce que mon fils, mon Louis, a souffert? Ils ont tout essayé. Il n'a pas parlé. Mais dans quel état nous l'avons retrouvé. Il était abîmé, abîmé. Et nos morts vivants qui reviennent de vos camps. C'est moi qui les reçois, à l'Hôtel Lutétia...

Impassible, l'interprète traduit phrase par phrase. L'Allemande regarde son assiette sans la voir. Ses mains tremblent.

Irène Laure parle longtemps, égrenant ses terribles souvenirs de la Résistance. Soudain, elle se tait. Pour la première fois, elle tourne les yeux vers son interlocutrice:

– Si je vous dis tout cela, Madame, c'est que je veux me libérer de ma haine.

Le soleil joue entre les feuilles. Les assiettes sont intactes, oubliées. Le temps s'est arrêté.

– J'aimerais vous parler de moi, si vous le permettez, dit enfin la jeune femme. Mon mari a fait partie du complot du 20 juillet contre Hitler. Il a été arrêté. Il a été pendu. Pendant que j'étais en prison, mes deux enfants ont été enlevés à notre famille et mis sous de faux noms dans un orphelinat. Maintenant que je les ai retrouvés, j'essaie de les élever de mon mieux. Je me rends compte que nous n'avons pas assez résisté, que nous n'avons pas résisté à temps. A cause de nous, vous avez terri-

blement souffert. Pardonnez-nous, je vous en prie.

Les conversations bourdonnent aux tables alentour. D'un commun accord, les quatre femmes se lèvent et descendent lentement sur la pelouse vers un banc tranquille face au lac et aux montagnes.

C'est là qu'Irène Laure, militante socialiste exemplaire, se surprend elle-même à proposer:

– Peut-être cela nous aiderait-il de prier ensemble?

Sa prière tient en une phrase: «Ô Dieu, libère-moi de ma haine pour que nous puissions construire un monde meilleur pour nos enfants.»

D'un geste instinctif, elle passe le bras devant Denise Hyde et pose la main sur le genou de celle qui était son ennemie.

Et moi, ce que j'ai appris à Caux, c'est le pardon. C'est immense, immense.

Parce qu'on peut mourir d'avoir une haine.

Si j'avais continué, j'aurais infiltré la haine dans ma propre famille. Mes enfants auraient commencé par la haine des Allemands, puis la haine du patron, et ensuite laquelle?

La haine a une force malheureusement incroyable.

L'unité aussi est une force.

N'est-ce pas le rôle de la femme, de la mère – et quand elle n'est pas mère, n'est-elle pas mère de l'humanité – de garder les liens, de garder l'unité?

Cité Malesherbes

– Allô, ici le Secrétariat des Femmes socialistes. Oui, un instant s'il vous plaît... Irène, c'est pour vous. Denise quelque chose.

– Dites que je ne suis pas là. Non, après tout, passez-la moi.

Depuis la tempête qu'elle a traversée à Caux, Irène Laure n'a guère revu Denise Hyde. A la Cité Malesherbes, siège du Parti socialiste (SFIO), elle n'a pas eu une minute à elle.

Quand elle est, comme on dit, «montée à Paris», fin 1945, elle a été bouleversée par l'ampleur de la tâche. Son bureau est devenu le rendez-vous des misères de la France et le point de départ d'innombrables initiatives d'espoir. A son exemple, ses secrétaires ont mis la main à la pâte: quand elles ne sont pas devant leurs machines à écrire, c'est vraisemblablement qu'elles convoient de petits citadins pâlots vers le bon air des montagnes!

A la tâche sociale qu'elle a entreprise s'est ajoutée celle de député. Elle s'attendait si peu à cette élection qu'au soir du 21 octobre 1945 Victor et elle s'étaient allés coucher de bonne heure. Au petit matin, une visite du maire d'Aubagne leur apprit qu'Irène Laure avait été plébiscitée, dans la lancée de son action de résistante, et faisait gagner au parti socialiste un troisième siège dans sa circonscription marseillaise.

Elles étaient trente-trois femmes élues à la Constituante et Irène Laure fondait de grandes espérances sur ce qu'elles pourraient réaliser ensemble pour les femmes et les enfants de France. Très vite pourtant elle se trouve isolée dans son rêve d'en-

traide, face aux réalités des lignes de démarcation entre partis. Se donner la main entre femmes par-dessus? Non, interdit.

Elle tente quand même de se battre. Elle présente un projet élaboré en commission pour que les mamans aient droit à des articles de layette à prix réduits, car l'hiver 1945-1946 est froid et les points textiles chichement accordés. Mais que ces hommes de l'Hémicycle sont donc difficiles à bouger!

Au comité directeur de la SFIO aussi, elle se sent à l'étroit, enfermée dans des discussions de doctrine et de tactique électorale: «Le peuple ne comprend pas ce que nous discutons pendant que la misère s'accroît. Il en a assez de souffrir et il faut faire vite, très vite.» L'indignation fait trembler sa voix, mais son appel n'ira pas plus loin que le procès-verbal de la séance.

Par contre, les œuvres sociales mobilisent toutes ses forces. Le comité directeur est ravi de se décharger sur elle de bien des mandats auprès de la Croix-Rouge, d'hôpitaux, de prisons, d'écoles. Ainsi est-elle presque soulagée de n'être pas réélue pour la deuxième Assemblée constituante, en juin 1946.

Puis le séjour à Caux. A son retour, elle essaye de faire comprendre à ses collaborateurs l'Internationale vécue qu'elle a découverte là, mais la Cité Malesherbes reste hantée par les camarades torturés et disparus.

Au comité mondial de l'UNAC – fonds de secours à l'enfance de l'après-guerre – elle représente la France. La tendance est d'exclure les enfants allemands de la répartition des secours.

Faisant face à l'hostilité générale, elle plaide pour eux avec la fougue que lui donne la libération de sa haine. Peu à peu, elle voit se dessiner un mouvement de compréhension: «Allez-y, allez-y,» lui glisse-t-on. Et elle y va, exigeant finalement un vote au sein du comité. Cet hiver, les enfants d'Allemagne recevront leur lait américain comme les petits Français ou Hollandais.

Mais voilà que Denise Hyde refait surface et lance au téléphone une proposition insensée:

– Accompagnez-moi à Richmond, aux Etats-Unis, pour une conférence du Réarmement moral.

Un instant, Irène Laure reste sans voix.

Est-ce ainsi qu'elle doit poursuivre ce qu'elle a commencé à Caux?

Depuis l'instant d'agonie où elle a accepté de soumettre sa haine à une voix intérieure plaidant pour l'avenir, elle a su qu'elle se vouait là à une tâche de réconciliation démesurée, qui exigerait d'elle plus que tous ses engagements antérieurs.

Mais quand même, l'Amérique, la bête noire de ses camarades, le capitalisme incarné, ah non!

Elle se défend comme un beau diable: le lait à distribuer, les colonies de vacances, toutes les femmes qui comptent sur elle, et puis, à Aubagne, Victor et les «petits» pour qui elle a si peu de temps et qui l'attendent à Noël...

Comme Denise Hyde n'a pas l'air impressionnée, elle cherche d'autres arguments et l'inspiration lui vient: il faut que j'aille demander l'autorisation à Léon Blum. Elle croit avoir trouvé la parade assurée.

– Aux Etats-Unis! s'exclame Léon Blum. Mais c'est une occasion à ne pas manquer. Il vous faut connaître l'Amérique. Allez-y!

– De toutes façons, objecte Irène Laure, il faut six mois pour obtenir un visa.

– Jamais de la vie, rétorque Blum. Vous verrez, je vous aiderai.

Et c'est une Irène Laure abasourdie qui quitte Léon Blum, avec dans son sac noir quatre lettres: une recommandation pour l'Ambassade des Etats-Unis, grâce à laquelle elle obtient son visa en deux heures, et trois introductions auprès d'amis à lui outre-Atlantique.

Le départ est fixé au vendredi suivant. Denise Hyde, qui n'arrive pas tout à fait à croire que c'est dans la poche, rappelle la Cité Malesherbes le lundi matin.

– Je regrette, répond Odette, la secrétaire, Irène Laure est absente... Non, on ne peut pas l'atteindre.

Mardi matin: même réponse.

Mercredi matin: encore.

Et jeudi, de même.

C'est plus que sibyllin, c'est inquiétant.

Jeudi soir, Irène Laure appelle, le plus naturellement du monde, et s'enquiert de l'heure de l'avion. Ce n'est que le lendemain, dans les airs, une fois débouclées les ceintures, qu'elle entrouvrira la porte de son habituelle réserve:

– Vous auriez bien voulu savoir où j'avais disparu tous ces jours, n'est-ce pas?

– En effet, dit Denise Hyde.

– Voyez-vous, la guerre civile risque d'éclater d'un moment à l'autre. Je ne veux pas que mes enfants puissent servir d'otages si l'on veut me forcer à agir contre mon gré. C'est pour cela que je suis partie. J'ai trouvé quelqu'un à Marseille qui les mettra en sécurité si nécessaire.

Assurer la sauvegarde de ses enfants, qui ont déjà porté plus que leur part de ses engagements, est une chose. Autant compte pour elle le déchirement de quitter le sol français à un moment où tout vacille dans de formidables secousses sociales.

Les ouvriers ont vu en dix mois de gouvernement socialiste leur pouvoir d'achat diminuer de dix pour cent. Le parti communiste, vertement chapitré en septembre à la conférence du Komintern, a lancé un vaste mouvement de grèves insurrectionnelles. Dans le Bassin minier, des cadres sont séquestrés, dans la région parisienne, les usines occupées; les piquets de grève des cheminots bloquent les trains ravitaillant Paris; à Marseille, les fidèles du maire communiste évincé aux municipales ont pris d'assaut la mairie et tenté de défenestrer le nouvel élu. Non, s'il n'y avait sa décision de construire pour demain et même après-demain – et l'encouragement du vieux sage qu'est Léon Blum – non, jamais elle ne quitterait la France en cette noire période de la fin 1947.

Pourquoi une femme comme moi est-elle devenue marxiste? Pourquoi y a-t-il des marxistes dans le monde qui font la lutte de classes? Parce qu'à un moment donné dans l'histoire du monde du travail, les conditions étaient telles qu'il était impossible de se faire une place au soleil sans faire la lutte de classes comme nous l'avons menée.

Depuis toute jeune, j'ai été empoignée par l'idée marxiste et la lutte de classes. Je ne voyais pas d'autre possibilité que d'attaquer avec force la classe possédante de mon pays et du monde – parce que je suis profondément internationaliste. Mais avec ma rencontre avec le Réarmement moral et Frank Buchman, j'ai découvert que pour une fois, dans la vie du monde entier, quelque chose allait réveiller la conscience humaine. Voilà pourquoi j'ai accepté de payer le prix du changement.

Pourquoi sommes-nous prêts à payer le prix de la guerre en argent et sang versé et ne sommes-nous pas prêts à payer le prix de la paix? C'est une question que je vous pose: êtes-vous prêts à payer aujourd'hui le prix de la paix comme vous étiez hier prêts à payer le prix de la guerre? C'est une question que vous vous poserez ce soir en face de votre conscience et en face des critères moraux absolus, et vous serez obligés de faire le choix.

Amérique

Outre-Atlantique, Irène Laure passe sa première nuit dans une famille de Washington. De la soirée au coin du feu, elle ne retiendra qu'un détail: tout en conversant, son hôtesse américaine manie l'aiguille fort diligemment pour mettre une pièce à une salopette de son petit garçon. Irène Laure ne peut détacher les yeux de cette scène, qui met en miettes son image d'une Amérique au-dessus de tout souci matériel, pays du gaspillage et de la facilité.

Le lendemain se trouve être le jour où le général George Marshall parle devant la commission des Affaires étrangères du Sénat de son plan d'aide à l'Europe. Quelqu'un propose à Irène Laure d'assister au débat, pensant qu'elle apprécie le geste généreux de l'Amérique.

— Evidemment, dit-elle d'une voix courtoise mais aussi chaleureuse qu'un iceberg, cet homme vise à asservir l'Europe.

Ce plan Marshall est au cœur de ses préoccupations au moment où elle aborde les Etats-Unis. Tout l'été à Paris, on s'est battu sur le principe. Le non brutal de Moscou à une aide économique qui s'adressait à l'Europe tout entière, a sonné le glas de l'union européenne et ouvert pour longtemps l'ère de la guerre froide. Pris entre la haine de l'impérialisme américain et la quasi-banqueroute de la France, Paul Ramadier a signé, mais nombreux sont ses camarades socialistes qui pardonnent mal ce geste au président du Conseil. Irène Laure est du nombre.

Pendant toute la matinée, elle reste figée sur sa chaise, ses

yeux ne quittant pas Marshall. A son oreille, quelqu'un traduit au fur et à mesure les questions des sénateurs et les réponses du général.

Tout à coup, Irène Laure se tourne et plante son regard gris sur son interprète:

– Non, je crois que ce n'est pas vrai. Cet homme ne veut pas nous asservir.

Les «chut» fusent de tous côtés, sans l'émouvoir un brin. Pour la deuxième fois en moins de vingt-quatre heures, elle se heurte à une vérité contre sa vérité et, plutôt que de s'accrocher à l'acquis, elle se laisse remettre en question.

Avant de participer à la conférence de Richmond, il lui faut encore honorer les lettres d'introduction de Léon Blum.

L'une d'elles la conduit à la centrale syndicale de New-York. Une volée d'escaliers, un dédale de corridors, un bureau minuscule, un fouillis de paperasses: elle se croit de retour à la Cité Malesherbes!

Ce petit homme en bras de chemise, c'est Levine, que les deux syndicats géants, l'AFL et la CIO, ont désigné d'un commun accord pour gérer les fonds destinés à secourir les Européens frères. Mission dont il s'acquitte avec acharnement, faisant partir semaine après semaine des colis – colis qui, au gré des manipulations dans les ports français, se retrouvent parfois ornés du marteau et de la faucille là où ils portaient au départ les lettres CARE-USA!

A peine Levine a-t-il le temps de se lever derrière son bureau qu'Irène Laure est sur lui, la main tendue:

– Il y a des enfants qui sont en vie aujourd'hui en Europe grâce à vous. Mes propres enfants sont du nombre. En leur nom, je vous remercie, vous et les camarades américains.

Emu, Levine la considère un moment en silence.

– Madame Laure, dit-il enfin, j'ai dans mon bureau un constant défilé de toutes sortes de gens. Jusqu'à présent, je n'ai rien entendu d'autre que des demandes de subsides. Vous êtes la première personne qui vienne me dire merci.

Puis, cap sur Richmond, où Irène Laure retrouve la conjonc-

tion surprenante de l'intime et du mondial qui a eu raison d'elle à Caux, trois mois auparavant.

D'autres Français sont venus participer à ces échanges, un en particulier qu'elle ne tient pas outre mesure à fréquenter.

– Madame, je suis payé, et bien payé, pour faire tenir les ouvriers tranquilles.

– Et moi, Monsieur, mon travail, c'est de faire pendre les patrons haut et court.

Ils sont plus près, à vues humaines, de s'arracher les yeux que d'exprimer côte à côte sur l'estrade de Richmond leurs espoirs pour la France. Pourtant c'est ce qui leur a été suggéré quelques instants auparavant par un Américain, qui prend sans doute ses désirs pour la réalité.

Irène Laure a son visage de tempête, machoires serrées, yeux étincelants. Robert Tilge? L'archétype de ce qu'elle a haï depuis son enfance. Non seulement il en porte le titre: délégué général du Centre patronal du Nord et du Pas de Calais. Mais il en a l'allure, avec sa silhouette replète qui lui vaut le surnom d'éléphant dans les milieux industriels du Nord. Ancien joueur de rugby, il applique dans ses négociations des méthodes aussi convaincantes que sur le terrain. Bref, mieux vaut ne pas lui marcher sur les pieds.

Pourtant, depuis qu'ils se sont rencontrés à Caux au mois de septembre, ils ont conscience l'un comme l'autre qu'au-delà de leurs antagonismes viscéraux existe un monde, monde de souffrances et d'espérances, qui ne fait qu'un.

Pour l'amour de ceux qu'ils représentent, ils finissent par s'écouter. Puis ils montent ensemble sur l'estrade. Irène Laure parle la première:

« Toute ma vie, j'ai participé à la lutte des classes, c'est à dire à la guerre contre les patrons. Nous n'avons jamais abouti qu'à des impasses. Je veux continuer à lutter de tout mon cœur pour le bien de la classe ouvrière. J'ai trouvé en Robert Tilge un cœur aussi grand que le mien. Il n'est pas facile pour nous de travailler ensemble, mais parce que nous acceptons les quatre critères moraux absolus de l'honnêteté, de la pureté, du désintéressement et de l'amour, nous pouvons nous comprendre,

lutter côte à côte et avoir un plan commun pour refaire le monde.»

Robert Tilge reste un moment sans trouver ses mots, lui qui d'habitude produit les discours à la chaîne. «Si quelqu'un m'avait dit il y a un an que je parlerais un jour au côté de Mme Laure, commence-t-il enfin, je l'aurais traité de fou. Je suis ému de cette main tendue, car je sens que cette poignée de main sera franche et loyale, mais aussi parce que je me rends compte du très grand courage moral qu'il faut à Mme Laure pour tourner le dos à la lutte des classes et faire confiance à certains éléments du patronat. Beaucoup de choses nous ont séparés. Il va falloir réviser tous deux nos positions et, pour ma part, convaincre de nombreux patrons qu'un immense espoir peut naître dans le pays s'ils acceptent de repenser et de réviser les problèmes de la fonction patronale. Mme Laure et moi entrons ensemble dans la bataille la plus importante peut-être de l'histoire de la France.»

Robert Tilge
Irène Laure



Je ne pensais pas que les patrons puissent changer. Un jour, j'ai entendu un homme qui était tout le contraire de moi. Je l'ai entendu dire: «Je regrette mon attitude envers le monde du travail. Je vois que j'ai mal servi mon pays.» Je me suis dit: si ça change les patrons français, c'est une idée. J'étais contente, car je pensais que cette fois nous les tenions.

Pourtant, pendant que j'avais toutes ces idées sur les patrons – et les banquiers, car vous ne savez pas tout ce que je pensais des banquiers! – je dois dire pour être tout à fait honnête qu'une voix me disait dans mon cœur: si toi tu changeais ta façon de voir, peut-être que cela changerait quelque chose en bien pour le peuple français. Vous savez, les femmes sont terribles, et j'étais très sûre de moi. Pour finir, j'ai été obligée de m'expliquer avec ce patron, étape par étape. Le dernier pas s'est fait en Amérique: je lui ai dit ce que je pensais du patronat français et lui m'a dit ce qu'il pensait du socialisme – eh bien ce n'était pas beau! Mais aujourd'hui, au lieu de lutter l'un contre l'autre, nous luttons ensemble pour le bien de la France. Venez voir dans le Nord, qui est une des régions les plus dures, nous avons des équipes avec le patronat et les quatre grands syndicats français qui travaillent ensemble.

Je suis toujours socialiste, je défends toujours les intérêts de la classe ouvrière. Mais j'ai compris que la lutte des classes d'il y a vingt ou cinquante ans n'est plus nécessaire et qu'on peut conquérir pour le peuple la place à laquelle il a droit sans une révolution sanglante. Un jour les classes et les barrières de classes seront supprimées et ensemble nous pourrons tous devenir des ouvriers d'un monde nouveau.

Le Touquet

Changer le climat social du pays, est-ce un objectif trop ambitieux?

– C'était nécessaire, et nous nous y sommes attelés, dit Irène Laure.

Ce n'est pas du jour au lendemain que deux êtres aussi opposés, têtes dures par surcroît, peuvent tirer à la même corde.

Heurts, blessures, abandon d'idées chères – le chemin sera rocailleux pour l'un comme pour l'autre.

Irène Laure a en outre affaire à des camarades qui la jugent vendue au patronat, Robert Tilge à des collègues qui l'accusent de créer un «département Dieu» au lieu de faire la guerre à la nouvelle loi sur les comités d'entreprise – celle-là même que le président de la CGT salue comme «la dernière étape avant de se débarrasser des patrons».

Humainement le travail en équipe leur est impossible. Le fait qu'il devienne effectif et permanent montre que le changement qui s'est opéré en l'un comme en l'autre tient du miracle. Quoi qu'il en soit, les sceptiques doivent se rendre à l'évidence lorsque l'été suivant, 1948 donc, amène aux conférences de Caux un bataillon serré de représentants de l'industrie française, patrons et ouvriers.

Irène Laure et Robert Tilge sont peut-être les premiers étonnés de l'écho qu'ils éveillent: ils sont mal placés pour apprécier la portée de leur changement, qui n'est plus une démarche personnelle dès lors qu'il implique un engagement. En fait, ils

sont en train d'introduire dans un climat social pourri un élément qui courtcircuite le recours à une révolution par la violence.

Irène Laure prend alors une des décisions les plus difficiles de sa vie et, comme toujours, elle choisit la voie qui lui demande le plus. A sa secrétaire navrée, elle dicte dix-sept lettres de démission. Après des années consacrées à la lutte au sein de son parti, elle renonce, non pas à l'idée socialiste, mais à toutes les charges administratives qu'elle assumait dans les hôpitaux, tribunaux, inspections d'écoles, comités nationaux et internationaux. Elle s'arrache une partie d'elle-même. Et pourquoi? Pourquoi ce sacrifice, qui sera si mal compris par ses collaborateurs dans un premier temps?

Là encore, pas de longues justifications théoriques:

– C'était nécessaire. Absolument nécessaire. Il faut se donner soi-même pour être efficace et il faut porter le message beaucoup plus loin.

Une étape nouvelle donc, qui commence au bord de la Manche, dans le fracas des marées d'automne – et des grands conflits sociaux: pour s'attaquer à la situation alarmante, Robert Tilge et Irène Laure organisent des rencontres industrielles au Touquet.

Une cascade d'impossibilités deviennent possibles:

La ville est en partie détruite – et on logera mille huit cents personnes.

La situation alimentaire est catastrophique – et il y aura à manger pour tous.

Les délégués des syndicats CGT, CGT-FO et CFTC refusent de venir dans les mêmes wagons... ils repartiront ensemble.

Il n'y a aucun fonds de départ pour engager les dépenses considérables, mais tout le monde s'y mettra. On verra même deux hôteliers renoncer à présenter leurs notes!

Une centaine de patrons, trois cents ouvriers, dont beaucoup viennent en délégations d'usines, une soixantaine de mineurs de fond avec des cadres alors même que la grève des charbonnages se durcit.

Mais comment des chiffres pourraient-ils exprimer l'élan que les rencontres du Touquet suscitent et qui marquera la vie sociale du nord de la France pour longtemps?

— Pour moi personnellement, dit le secrétaire administratif FO de Roubaix, Le Touquet m'a révélé que c'est à la création d'un monde neuf que l'on m'appelle.

Irène Laure et Robert Tilge sont sur la brèche. Avec une équipe internationale, ils animent des réunions, matin, après-midi et soir. Typique de ce que l'on y entend ces deux réflexions:

Un patron lillois: «L'esprit d'équipe dans l'industrie est une bombe qui pulvérise les barrières. Du côté patronal, les barrières sont notre orgueil, notre égoïsme, notre méfiance. Notre rôle de chef nous impose de faire le premier pas.»

Et un contremaître de la même entreprise: «J'avais pour formule: c'est tout la faute des patrons. J'en ai une autre maintenant: la révolution commence par moi-même.»

«Il est évident, remarque Robert Tilge, que nous n'avons pas transformé en deux minutes la France. Mais nous avons déjà habitué des gens à parler ensemble, à discuter ensemble et à ne pas croire que l'homme d'en face est l'homme à abattre.»



L'équipe Tilge-Laure fait boule de neige. L'un de ceux qui se sont joints à eux est Maurice Mercier, le secrétaire de la Fédération des ouvriers du Textile Force Ouvrière. Leur action, et la mise en pratique sur le tas de ce que les délégations d'usines ont appris au Touquet, fera des vagues.

Lune, et pas la moindre, étant la signature le 9 juin 1953 du fameux protocole d'accord de l'Union des Industries textiles et des Fédérations textiles CFTC, FO et CGC, reconnu unanimement comme une nouvelle formule de coopération patronale et ouvrière. Les salariés du textile bénéficieront ainsi d'avantages sociaux que l'ensemble des travailleurs français n'obtiendra qu'avec les accords de mai 68, quinze ans plus tard.

Le journaliste de la «Voix du Nord» a-t-il donc des dons de prophète qui, le 13 octobre 1948, écrit que les rencontres du Touquet créent «le climat, le choc psychologique, l'état d'esprit favorables à la découverte et à la mise en œuvre des solutions»?

Mais, jusqu'au dernier jour de l'assemblée, Irène Laure ignore que l'onde de choc a atteint sa famille même: à quelques pas de la grande salle du Casino, sur la plage mélancolique de l'après-saison, son marin de mari a signé un nouvel embarquement.



Quatre-vingts délégations d'entreprises du textile français viennent apprendre la concertation à Caux en 1951.

Avant

Pendant les années de guerre, Irène Laure a payé cher son amour de la France.

Qui se serait douté qu'elle avait un père piémontais, que sa mère venait d'un village suisse au nom sympathique de Verschez-les-Blanc, qu'elle-même était née en 1898 à Lausanne, où elle avait fait toutes ses classes?

Et qui se serait douté, à la voir défendre de toute son âme la classe ouvrière, qu'elle venait d'une famille cossue?

Son père construisait ici un barrage, là un téléphérique. La petite Irène, sa sœur et leur mère allaient régulièrement passer leurs vacances à proximité des chantiers.

Ses parents la croyaient à l'abri des misères du monde, mais enfant déjà elle refusait de fermer les yeux: pourquoi les ouvriers de son père, qui travaillaient à la construction du premier téléphérique de Chamonix, aux Bossons, étaient-ils pieds nus dans leurs godillots, même dans la neige? Pourquoi, lorsqu'ils s'asseyaient pour casser la croûte, n'avaient-ils qu'un quignon de pain et un oignon?

Ce qui devait arriver arriva. Mais la cuisinière de la famille Guelpa, outrée d'être soupçonnée de vol, ouvrit l'œil: la petite Irène fut prise la main dans le sac et dut avouer que les biscuits ou le chocolat qui se volatilisaient, les chaussettes qui disparaissaient du tiroir de M. Guelpa, c'était elle. C'était elle qui rétablissait la justice à sa manière. Elle l'avoua sans regrets, s'assurant du même coup la complicité de la cuisinière pour la continua-

tion de ses œuvres sociales...

Action directe aussi, un peu plus tard, lorsque la famille Guelpa déménage dans le Midi, à Antibes: à l'âge de quinze ans, Irène organise des distributions de lait pour les enfants naturels et tout son argent de poche est automatiquement consacré à secourir des mères célibataires d'Antibes.

Des sections du jeune Parti socialiste se créent dans la région. Irène Guelpa n'a que seize ans, mais, s'il s'agit de mettre fin à l'exploitation, c'est là qu'elle appartient, elle le sait: elle s'inscrit.

– Je ne le tolérerai pas, c'est inadmissible, tonne papa Guelpa. Mais qui donc m'a donné une fille pareille?

Et Mme Guelpa de répondre, résignée:

– Que veux-tu, elle est née comme ça.

Quand éclate la guerre de 14, comment ses parents pourraient-ils l'empêcher de se consacrer aux blessés? Quatre années d'hôpital, côtoyant la souffrance et la mort. Elle en ressort avec un diplôme d'infirmière en poche et avec une farouche détermination de lutter contre la misère et la guerre.

De temps en temps, elle vient donner un coup de main dans le Café du Commerce d'Antibes que son père, homme d'affaires ingénieux, a ouvert non loin de son chantier: une façon comme une autre de récupérer la paye de ses ouvriers! Elle connaît la misère qu'apportent à certaines familles ces arrêts au café et elle fait ce qu'elle peut pour freiner la dépense.

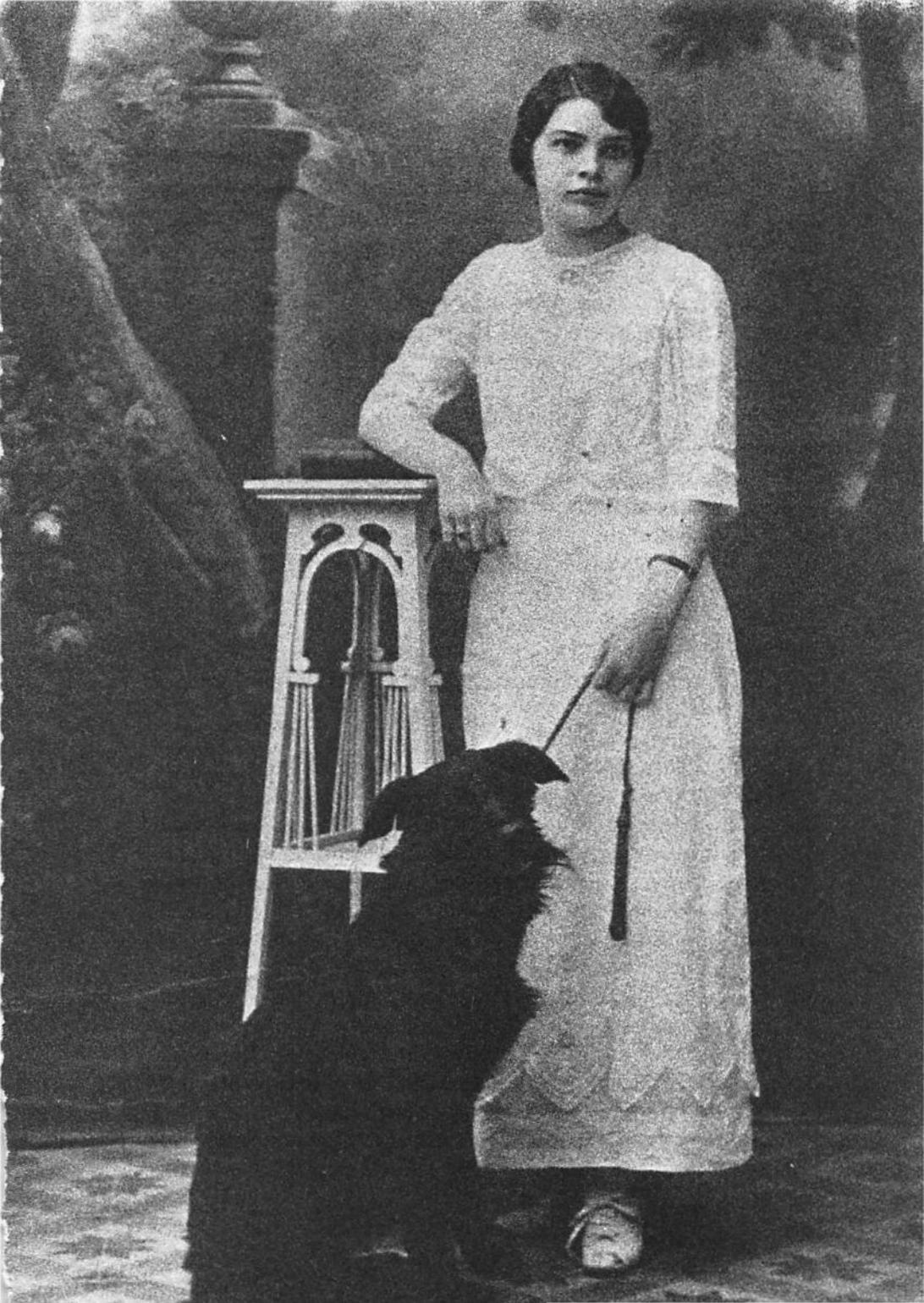
Un jour, elle refuse tout net le pastis à un marin, moustache en bataille, qui a l'air malade:

– Ici on ne sert pas d'alcool, affirme-t-elle.

Indignation véhémement du garçon qui en sert toute la journée et fureur du marin. Elle a de l'autorité et de la suite dans les idées, le marin aussi, qui ira ostensiblement se faire servir son verre au bistrot d'en face.

Un an plus tard, lorsqu'elle fête son vingt-et-unième anniversaire, le fleuriste lui apportera un envoi de roses d'un admirateur anonyme: le marin Victor Laure, son futur mari.

Lui aussi vient d'une famille aisée. Son père et son grand-père furent capitaines dans la marine marchande. Lui aussi vibre avec les opprimés. Formé au marxisme par Marcel Cachin,



il a pris sa carte de membre du Parti socialiste en 1905 et provoqué l'ire de sa très catholique famille. Pendant des années, les sœurs de Victor Laure passeront résolument sur le trottoir opposé quand elles viendront à le rencontrer et, lors d'un voyage au long cours, son cousin commandant de bord ne lui adressera pas une fois la parole.

Mari et femme donc, mais devant Monsieur le Maire seulement, car Victor Laure a pris le contrepied de son éducation chez les Jésuites, tout comme il s'est démarqué de ses origines bourgeoises. Ni les parents Guelpa, ni les parents Laure ne viennent au mariage. Pour toute famille, la sœur de la mariée et un oncle Laure.

En guise de voyage de noces, le Congrès de Tours, en décembre 1920, où tous deux sont délégués par leur section SFIO. La scission du parti leur glace le cœur et il s'en faut de peu qu'elle ne les divise eux-mêmes, car le premier mouvement de Victor Laure est de suivre son maître à penser, Marcel Cachin, et la majorité des délégués pour fonder le Parti communiste. Puis il se rend compte que les conditions de Moscou vont à l'encontre de sa conscience et, comme Irène Laure, il opte pour la SFIO.

La mer, Victor Laure l'a dans la peau. C'est sa vie. Malgré de brillantes études, il ne sera jamais officier de marine, car il est daltonien, mais il ne peut envisager de vivre sur la terre ferme. Il sera cambusier, boulanger, cuisinier, mais il naviguera. Du moins chaque fois qu'on acceptera d'embaucher un homme qui a indélébilement inscrit son nom sur la liste noire des employeurs en fondant une section du syndicat des marins.

Entre-temps, des mois et même des années durant, il faudra qu'Irène Laure gagne le pain quotidien pour la famille, passant ses nuits en veilles à l'hôpital, dormant quatre heures par jour.

Au matin, elle rentre juste à temps pour voir son petit monde partir à l'école: Santine et Paulette, Louis, ensuite les deux «petits», et puis les autres aussi, car, chez les Laure, la famille n'est jamais un cercle fermé. Un jour, c'est une mère surmenée qui amène ses jumeaux dont elle n'arrive plus à s'occuper — ils res-

teront un an. Une autre fois, c'est un camarade de Victor Laure qui, au moment d'embarquer, ne sait que faire de son bambin, sa femme étant à l'hôpital:

– T'inquiète pas, Irène s'en occupera!

Et puis Cousinette, la petite prématurée que le docteur donnait déjà pour morte, fille de la sœur d'Irène Laure gravement malade. Cousinette, sœur de lait de Louis et membre chéri de la famille.

La générosité de cœur ne se comptabilise pas et aucun des Laure ne saurait dire avec certitude combien d'enfants ont été élevés dans la maison. En tous cas neuf, en plus des cinq du nom.

L'infirmière Laure, quel voisin ne ferait appel à elle? On la sait toujours disponible pour un conseil, une piqûre, un pansement – et l'amitié par-dessus le marché. En échange, il y a des tomates, des olives ou des œufs tout frais du poulailler.

En effet, les Laure ne sont pas restés longtemps citadins et se sont installés aux Camoins, près d'Aubagne. Ils sont à la campagne – à tel point que des racines de figuier viennent jusque sous la cuisine bosseler le carrelage. Chaque été voit la famille au complet récolter haricots et petits pois, ou cueillir les cerises pour les cent kilos de confiture des tartines de l'hiver.

Souvent le souci est lancinant pour Irène Laure et elle ne sait comment elle nourrira sa maisonnée le lendemain. Mais quelle fête lorsque Victor a un embarquement et qu'arrive la «délégation de paye», l'avance consentie par la compagnie pour que les familles des marins puissent vivre en attendant le retour du père. Bien sûr, on va remettre dans l'armoire les produits de première nécessité, mais Irène Laure ose aussi l'inattendu, le luxe d'un poulet ou d'un paquet de café extra. Les privations d'hier et de demain sont oubliées, c'est la fête.

Quand les veilles à l'hôpital ne suffisent pas à chausser tous les petits pieds, Irène Laure va en ville pour des soins à domicile, souvent chez des patients de la «haute».

C'est l'été, la fenêtre de l'élégante demeure est ouverte. Irène Laure chasse soigneusement l'air de la seringue. Rumeurs dans

la rue, un cortège de manifestants passe.

– C'est de nouveau cette racaille, s'exclame la femme du malade et elle ferme rageusement la fenêtre.

– Cette racaille, c'est nous.

La réplique a fusé, immédiate mais parfaitement calme. L'infirmière modèle rengaine sa seringue:

– Vous vous trouverez une autre infirmière.

Et la voilà partie. L'argent ne passe pas avant les convictions, même si Victor est au chômage depuis deux ans.

Pour faire quand même bouillir la marmite, Irène Laure remplace les soins à domicile par l'assistance aux curistes de Camoins-les-Bains.

C'est ainsi qu'au soir d'une journée harassante dans l'Hôtel des Bains, du corridor où elle souffle un instant, elle entend des mots qui l'intriguent.

Evidemment, puisqu'il est question de changer le monde. Hasard, destinée? Elle mord à l'hameçon de cette rencontre du Groupe d'Oxford, qui dans quelques années prendra le nom de Réarmement moral. Sa foi socialiste absorbe comme une potion vitaminée la formulation que Frank Buchman a donnée à des aspirations de justice et de changement, même si ce changement doit commencer par elle-même.

L'harmonie revient dans la vie du ménage, que les deux années de chômage de Victor Laure avaient chargée de tensions.

Mais les événements se précipitent. Victor et Irène Laure sont engagés avec toute leur flamme dans l'expérience du Front Populaire quand l'horreur de la guerre d'Espagne les atteint. Irène Laure se lance à corps perdu dans la bataille pour secourir les enfants espagnols, collectant argent, vivres et vêtements, convoyant des réfugiés, organisant leur hébergement.

Victor Laure vient enfin de trouver un embarquement quand tout s'écroule. C'est la guerre. C'est l'occupation. La Résistance.

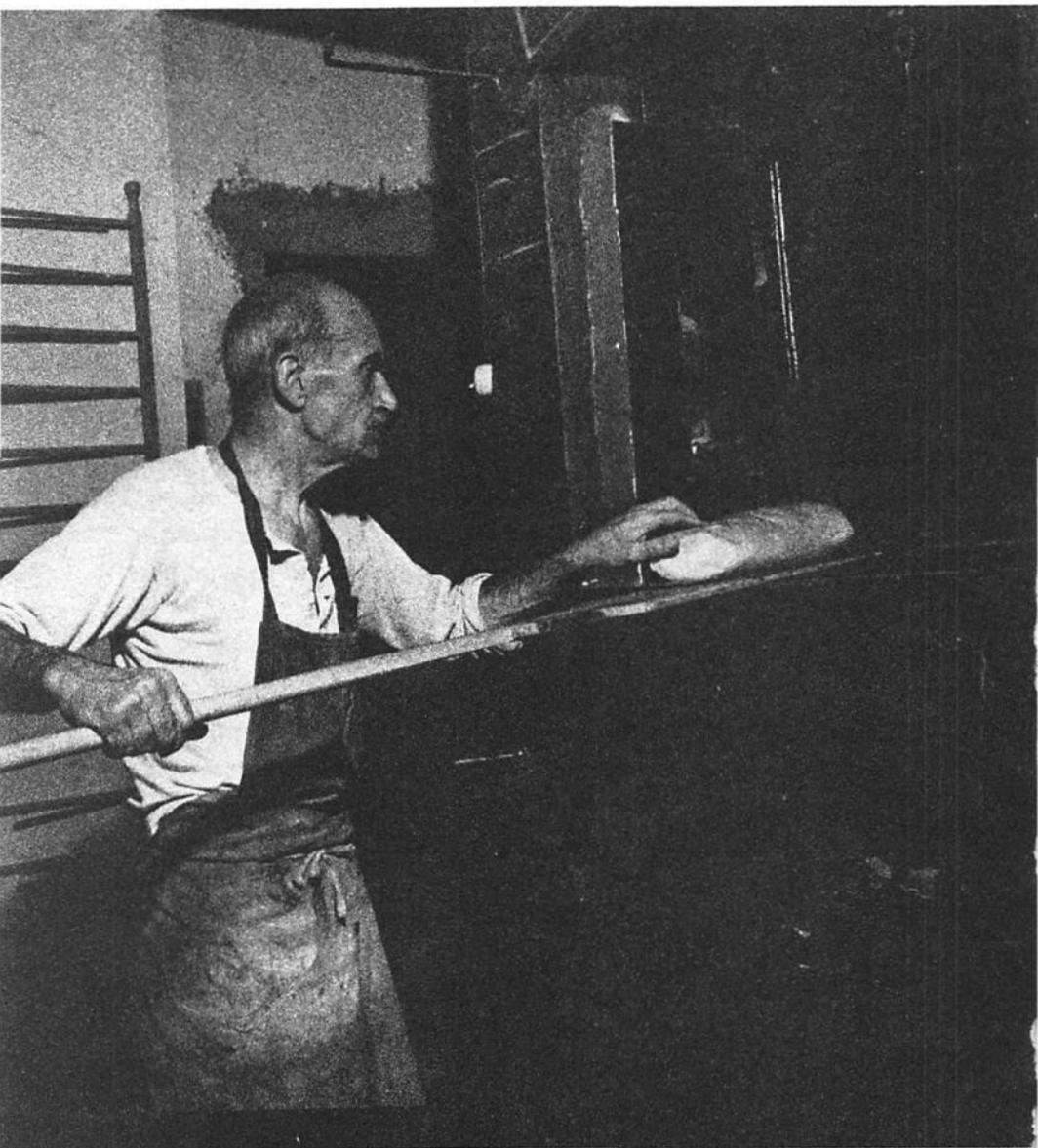
J'ai été amenée dans le temps de silence à reconsidérer ma vie, toute ma lutte marxiste et toute ma haine contre les Allemands. J'ai découvert que beaucoup de choses dans mon existence remontaient à mon agressivité contre mon père.

Aux fêtes de Noël et de Pâques, nous avions ma sœur et moi tout ce que nous pouvions rêver comme jouets, comme gourmandises, mais nous n'avions jamais notre père avec nous. Et là une amertume est entrée dans mon cœur.

En examinant ma vie, j'ai vu que les racines de toute mon existence remontaient à cette période de mon enfance.

Personne d'autre ne peut faire le redressement nécessaire pour nous si nous ne le faisons pas nous-mêmes. On ne peut le faire qu'en regardant en soi dans le silence. Alors on se découvre tel qu'on est.

Malheureusement, je n'ai pas eu la possibilité de remettre en ordre la situation avec mon père puisqu'il était mort. Mais au lieu de perdre mon temps à me frapper la poitrine, j'ai appris à partager mon expérience avec d'autres, si difficile que ce soit, de façon que d'autres jeunes ne fassent pas l'erreur que j'ai faite. C'est la meilleure chose que je puisse faire en souvenir de mon père et de ma mère.



Victor

Victor se tait.

Tout au plus un bougonnement derrière sa moustache manifeste-t-il une fois ou l'autre sa désapprobation quant à cette lubie de sa femme qui a pour nom Caux.

Sa femme s'est toujours surmenée au service des autres. Depuis son élection, elle se dépense au siège du parti à Paris. Qu'a-t-elle encore besoin d'aller se «réarmer moralement»? Lui, tout marin qu'il soit, sait garder les pieds sur terre, et les utopies ne lui disent rien qui vaille.

Qu'elle ait accepté en septembre 47 d'aller à Caux, d'accord: rien que pour remplumer un peu Claude et Juliette, cela valait le déplacement. Et si, par hasard, il y avait là quelque conspiration capitaliste, il savait que son Irène n'était pas femme à se laisser avoir. Elle saurait en démasquer les auteurs.

En fait, Irène Laure passa ses premières journées à Caux – avant l'épisode allemand – à fureter dans tous les coins. Elle voulait savoir qui était derrière ce mouvement international et d'où provenaient les fonds. S'il y avait danger pour la classe ouvrière, elle devait le connaître pour mieux le combattre. Elle s'était trouvée désarçonnée par une sincérité manifeste: elle avait pu éplucher les comptes et vérifier que ceux qui avaient fait de l'ancien Caux-Palace un centre de rencontres donnaient l'exemple des sacrifices. A Caux, l'Internationale ne se conjuguait pas au futur.

Cependant, à son retour dans la famille, l'étincelle n'avait pas

passé. Au contraire même: son enthousiasme faisait le vide dans la maison. Victor soufflait dans sa moustache, les enfants s'éclipsaient.

Elle reprit ses navettes entre Marseille et la Cité Maiesherbes, mais Victor sentait qu'elle avait agrandi son engagement – et son espérance. Il y eut le voyage aux États-Unis, il y en eut d'autres. Quand l'été 1948 approcha, elle repara des conférences de Caux.

– Tu peux y aller, dit-il, tu peux y aller quand tu veux et comme tu veux. Mais moi je n'y vais pas.

Elle ne répondit rien. En elle-même, elle cherchait sa certitude.

– Tu sais, dit-elle quelques jours plus tard, on a tout fait ensemble. On a été ensemble au parti, on a été ensemble dans la Résistance, on a été ensemble pour élever les enfants, et tout cela avec combien de peines! Je ne peux pas faire quelque chose où toi tu ne sois pas là. J'y ai bien réfléchi dans mes silences du matin. Si toi tu ne veux pas venir, je n'irai pas non plus, et ce sera bien comme ça.

Les jours passent. Un matin, Victor est plongé dans le «Provençal». Irène écosse les petits pois. Derrière le journal, on entend grommeler:

– C'est bon, j'irai. Mais dis bien à tes amis que je ne veux rien savoir, rien voir.

Et les voilà à Caux, avec à nouveau Juliette et Claude, mais aussi Santine et son petit Yves.

Victor passe beaucoup de temps sur son balcon, enfoncé dans un vieux fauteuil d'osier. Il y a encore de la neige sur les Dents du Midi, le paysage est grandiose. Mais ce n'est pas la mer...

Un soir qu'Irène Laure participe à une table ronde, du coin de l'œil elle le voit se glisser dans la salle par la porte du fond. Debout, à moitié dissimulé par une colonne, il écoute. Elle ne fait semblant de rien. Aucun doute, il s'apprivoise.

– Alors, est-ce que ça t'intéresse? s'hardit-elle à lui demander un matin.

– Ce sont des gens bien intentionnés. Mais c'est de l'utopie.

Dieu s'il existe a trop à faire pour s'occuper de cette humanité.

L'été glisse, l'automne doré est arrivé, l'enthousiasme n'a pas visité Victor. Néanmoins il suit sa femme au Touquet dans la grisaille et le vent d'octobre. Est-ce la proximité de la mer, des débats plus accessibles puisque tous en français, ou le cheminement naturel de l'idée, le déclic se fait.

Et comme, avec lui, l'humour n'est jamais loin, il ajoute:
– On cire nos chaussures et on se met en route!

Victor Laure, Le Touquet, novembre 1948

Je suis sorti, perplexe, me demandant si ces gens étaient fous.

C'était un de ces jours froids et sombres de novembre. La pluie. Le vent. Les vagues de la mer déchaînée venaient mourir avec un bruit de tonnerre sur la grève.

Tout au long de cette promenade solitaire, je ne voyais autour de moi que destruction, maisons éventrées, vides de l'âme de leurs habitants. Tant de souffrances et d'amertumes accumulées.

J'ai mesuré l'immense folie des hommes qui périodiquement ont ce besoin de détruire et je me suis posé cette question: pourquoi? pourquoi? Où est la réponse, où est la solution? Oui, quelque chose doit changer dans le monde, mais comment?

Tout à coup j'ai compris que j'avais près de moi la réponse. C'est pourquoi, lorsque Robert Tilge a lancé son appel, demandant à ceux qui voulaient s'engager dans cette bataille de venir sur la plateforme, sans bien comprendre toute l'idée, je me suis senti poussé par une force intérieure. J'étais là, à côté des autres, pour aider dans la mesure de mes forces à reconstruire ce monde.

Allemagne

– Je vous avais bannis de mon cœur. Je vous avais rejetés de l'humanité. Pardonnez-moi.

Louis la regarde, horrifié. Comme fou, il tourne les talons et s'en va. La porte claque, faisant sursauter toute la salle. Irène Laure ferme les yeux sous le choc de la souffrance. Puis les mots s'arrachent à nouveau de sa gorge:

– Je suis mère française, j'ai souffert autant que vous, je vous demande la paix entre nos deux peuples.

Onze semaines durant, Irène Laure a parcouru l'Allemagne dévastée, Victor à ses côtés comme une ancre de certitude quand elle se sentait faiblir. Deux cents fois, elle a pris la parole en public, deux cents fois elle a demandé pardon d'avoir haï.

Avec elle, un groupe de gens divers: résistants scandinaves, patrons hollandais et canadiens, mineurs anglais, syndicalistes irlandais, des Suisses, des Allemands bien sûr – ceux qu'elle a rencontrés à Caux.

Essen, Bochum, Cologne, Bonn, Coblenze, Dusseldorf, Stuttgart, Francfort, Fribourg, Hanovre, Hambourg, Kiel, Brême. Comme on laboure un grand champ.

Rencontres avec les gouvernements des Länder, les groupes parlementaires, conférences de presse, réunions de syndicalistes, de femmes socialistes, émissions à la radio.

Redonner à l'Allemagne une place dans la famille des nations, et aux jeunes un avenir à construire au lieu de rêves de revanche, la tâche n'est pas des moindres.

Cela, Louis peut l'admettre. S'il est venu rejoindre ses parents, c'en est le signe. Mais entendre sa mère demander pardon, non. C'est monstrueux.

A peine arrivé, il reprend donc le train pour Paris, où il a monté une juteuse affaire d'import-export. Il veut oublier.

Mais il a trop grand cœur pour oublier. Il reviendra.

— Irène, va ouvrir, dit Victor d'une voix endormie, il y a quelqu'un.

Il n'est que cinq heures du matin et, dans la petite chambre d'hôtel, le froid pince.

C'est Louis. Après quatre semaines sans un signe de vie, il est revenu. Il a compris la démarche de ses parents. Il veut faire sa part.

Pendant des heures, par-dessus le gros édredon à l'allemande qui étonne tant Victor, Louis parle. Il raconte à ses parents ce qu'il a fait, ce qu'il est. Lui qui depuis l'âge de seize ans mène sa barque tout seul, hors de la maison, demande leur aide pour mettre de l'ordre dans sa vie (et jusque dans ses relations avec le fisc!).

C'est un homme nouveau.

Ce soir, pas de meeting, pas de rencontre dans une salle de café bleue de fumée. Victor et Irène Laure frappent à la porte d'un petit logement de la banlieue de Cologne. Hans Böckler est déjà en pyjama, qu'importe: les camarades Laure sont accueillis à bras ouverts.

Dans la cuisine, il fait bon chaud et Mme Böckler a vite fait de verser le café brûlant dans les tasses. La jeune fille timide, qui s'est approchée, ne perd pas Irène Laure des yeux. Recueillie par les Böckler à la mort de ses parents, elle s'est lancée corps et âme dans la lutte ouvrière avec eux. Elle s'occupe du secrétariat depuis que Hans Böckler, au sortir de la clandestinité, a pris la tête des syndicats de la zone d'occupation britannique. Dès l'année suivante, c'est toute la Confédération des Syndicats allemands qu'il présidera.

Pour l'heure, une interrogation demeure dans l'esprit de

Hans Böckler. Le journal des syndicats «Der Bund», une voix influente avec son tirage de deux millions, a reçu et publié la copie d'un article accusant le Réarmement moral d'avoir été lié aux nazis. Du nord au sud de l'Allemagne, dans les rédactions et dans les centrales syndicales, les Laure entendront citer cette calomnie tirée d'un petit journal politique de Saint-Gall, en Suisse, que on-ne-sait-qui s'est donné la peine de réimprimer et de distribuer partout où leur groupe est invité. A qui le Réarmement moral fait-il donc peur?

Victor et Irène Laure ne sont pas nés de la dernière pluie et ils savent que, si la guerre des armes s'est arrêtée, la guerre idéologique, elle, bat son plein. Il ne leur est pas difficile de rétablir la vérité puisqu'un imprimé de la Gestapo elle-même a désigné en 1942 le Réarmement moral comme «l'adversaire par excellence» du nazisme. D'ailleurs leur interprète, Martin Flütsch, connaît l'auteur de l'article de Saint-Gall, qui s'est entre-temps fait renvoyer du journal.

Le terrain ainsi déblayé, Hans Böckler, qui a déjà entendu Irène Laure parler en diverses occasions, entame le sujet qui lui tient à cœur:

– Que vous soyez en face d'ouvriers ou de patrons, vous dites la même chose, votre message est le même. Je n'arrive pas à comprendre.

– Pour moi, dit Irène Laure, ce qu'on appelle guerre de classes est une lutte pour le pouvoir et non pour le mieux-être des pauvres et des opprimés.

Pourrait-elle s'expliquer mieux qu'en racontant les transformations sociales amorcées en France par son changement et celui de Robert Tilge? Elle le fait donc, avec force détails.

– Oui, je comprends, dit enfin un Hans Böckler pensif. Quand les hommes changent, la structure de la société change et quand la structure de la société change, les hommes changent.

Dehors, les ruines de Cologne sont noires, sinistres. Dans le regard de Hans Böckler, une étoile s'est allumée.

– A Caux, l'été prochain, dit Victor Laure.

– Entendu.

Et l'accolade à la française scelle la promesse.

Autre soir, autre décor. Dans la grande salle où Irène Laure et ses compagnons ont pris la parole, des conversations se nouent. On est à Dusseldorf.

Un jeune homme blond, solidement bâti, s'est frayé un passage à travers la foule. Il aborde Irène Laure:

– J'ai été nazi. J'ai passé trois ans en France comme soldat. Puis trois ans comme prisonnier des Français. Quand ils m'ont lâché, je n'ai eu qu'un désir: rentrer pour retrouver mes amis et dans l'ombre préparer notre revanche. Mais après ce soir je comprends qu'on ne peut rien construire avec la haine.

Irène Laure se tait; un tumulte de pensées la bouleverse.

– Je vous félicite de votre travail, reprend-il, et je vous souhaite plein succès.

– Non.

La réponse a jailli comme un boulet de canon.

– Non, répète Irène Laure plus doucement. Pourquoi est-ce que ce serait mon travail seulement? Pourquoi ne serait-ce pas votre travail?

Silence.

– Merci, Madame. Comptez sur moi. Je lutterai avec vous pour unir nos deux peuples.



Chers amis et camarades français, ouvriers, patrons, intellectuels,

Je sais que je vais peut-être maintenant faire saigner vos cœurs, à beaucoup d'entre vous. Mais il faut que je vous dise que j'ai payé le prix pour créer l'unité de l'Europe et, par cela même, créer l'unité dans le monde, la paix dans le monde.

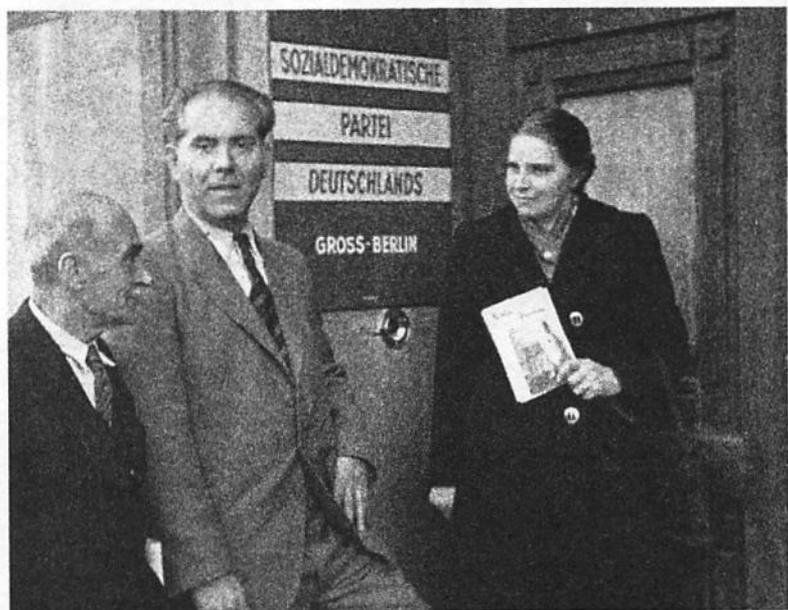
Je suis allée en Allemagne. Je sais que peut-être je vais vous blesser, beaucoup d'entre vous. Quand j'ai parlé en Allemagne, moi aussi, pendant des semaines, j'avais le cœur qui saignait. Mais j'ai fait la paix.

Notre œuvre est de faire le premier pas vers les Allemands, afin que jamais plus n'existe ce qui a existé auparavant. C'est notre œuvre à nous Français, enfants de la révolution. Je suis une révolutionnaire, mais je ne peux pas l'être seule. Nous sommes obligés tous d'être des révolutionnaires pour créer ce que nos petits-enfants méritent d'avoir.

Petits-enfants aux yeux bleus, petits-enfants aux yeux noirs, rappelez-vous qu'ils attendent de vous le geste qui leur donnera l'espérance d'un monde nouveau.

Intervention d'Irène Laure au Palais des Sports à Lille le 1^{er} décembre 1951, lors d'une réunion de cinq mille personnes présidée par Maurice Mercier, secrétaire de la Fédération du Textile Force Ouvrière (au micro).

Sur l'estrade, de droite à gauche: Egidio Quaglia, secrétaire de la Fédération Italienne des Ouvriers de l'Industrie Chimique CISL, un interprète, Irène Laure, Robert Tilge.



Berlin

Jour et nuit, brouillard ou soleil, les avions américains vrombissent sur l'Allemagne. Depuis que le 24 juin 1948, les Russes ont décrété le blocus de Berlin, un avion se pose toutes les trois minutes. Huit mille tonnes de provisions acheminées chaque jour en ce printemps 49 et, pour les Berlinois, l'assurance qu'on ne les laissera pas tomber.

Pont aérien de la solidarité, pont de réconciliation aussi que Victor et Irène Laure viennent aider à construire.

Pour tous ceux qu'ils rencontrent, c'est une bouffée de courage qui leur est apportée.

Ernest Reuter, dont l'élection à la mairie a provoqué l'ire de l'Est.

Franz Neumann, un ouvrier métallurgiste qui, malgré la présence de soldats soviétiques baïonnette au canon jusque dans la salle de réunion, a osé dire non à l'incorporation du parti socialiste dans le parti communiste.

Ernst Scharnowski, nouvellement élu à la tête des Syndicats libres de Berlin.

Comme tant d'autres socialistes berlinois, ces hommes ont subi les persécutions nazies, mais n'ont pas désespéré. La visite de socialistes des pays avec lesquels l'Allemagne était en guerre les réintègre dans la famille des nations, les bouleverse:

– Comment puis-je vous aider? interroge Scharnowski.

haut: Louis accompagne ses parents à Berlin.

bas: Franz Neumann, président du Parti socialiste de Berlin, les reçoit.

Il sort son portefeuille et le vide dans les mains d'Irène Laure.
— C'est tout ce que j'ai, permettez-moi de vous le donner.

Quand elle va d'une rencontre à l'autre, à pied, Irène Laure se sent assaillie par l'horreur.

— Tout est cassé, tout est cassé, répète Victor consterné.

Pour elle, ce ne sont pas tant les ruines qui l'oppressent, kilomètre après kilomètre, mais ceux qui les hantent. Les familles qu'on aperçoit au seuil des caves, sous des murs écroulés. Et, au milieu des décombres, les centaines de femmes qui vont et viennent. De leurs mains nues, elles font un travail de bulldozer: brique par brique, pierre après caillou, les petits tas s'alignent le long de ce qui fut une rue. Un fichu délavé sur la tête, elles ont les pieds en sang, les mains en sang.

— C'est ce que j'ai voulu, se dit Irène Laure. Moi, mère française, c'est ce que je voulais. J'ai souhaité la destruction de l'Allemagne, je me suis réjouie quand les bombardiers passaient au-dessus de nos têtes.

Elle regarde ces femmes. La souffrance, la honte la brûlent.

On improvise une petite estrade: quelques pierres suffisent, et il n'en manque pas. On bat le rappel. De partout arrivent des femmes, marchant en silence, sous le ciel gris, courbées dans la crainte de quelle nouvelle calamité...

— Jamais plus, leur dit Irène Laure, jamais plus une telle misère. Je vous jure, je vous jure, je vous jure que je donnerai le reste de ma vie pour que la misère que vous vivez ne soit plus possible dans le monde.

Des visages se relèvent, des regards s'allument. Elles n'écoutent pas tous les mots, elles entendent le cœur.

Elles vont repartir, se remettre à déblayer de leurs mains nues. Soixante-quinze millions de mètres cubes de gravats à transporter. Oui, mais le pardon existe encore, le changement existe, et au bout des ruines il y a la reconstruction des esprits et des maisons. La dignité leur est rendue.

Etonnante rencontre de destins: le changement est allé dans les deux sens. Irène Laure reste marquée autant qu'elles. Des années plus tard, grand-mère, puis arrière-grand-mère, si d'aventure elle est lasse de la lutte et des grands chemins, le regard des femmes de Berlin lui donnera le courage de ne pas s'arrêter.



Le faux patriotisme, l'égoïsme, la peur, la rivalité, la désillusion, les préjugés et les souffrances du passé nous ont séparés.

Mais allons-nous toujours regarder vers le passé? Aurons-nous toujours peur?

La division est la caractéristique de notre époque; allons-nous trouver le secret de l'unité?

Entre les deux guerres, j'ai reçu et soigné des enfants allemands avec mes propres enfants, pour essayer de créer une solide amitié entre les enfants de cette génération.

Tout cela a été vain. Il ne suffit pas d'être bon, il faut une idéologie commune entre les deux peuples. Quelle idéologie? L'idéologie du changement personnel, national et international.

Le monde nous a classés comme ennemis héréditaires: nous pouvons nous unir et devenir des amis héréditaires, qui étonneraient le monde par la force d'union qu'ils représenteraient.

Je suis grand-mère et je lutte pour apporter à mes petits-enfants un monde meilleur. Je suis socialiste depuis que j'ai commencé à réfléchir. Le socialisme a été l'idéal de toute ma vie et le socialisme d'autrefois était capable de galvaniser les jeunes de la France et d'apporter au monde un espoir.

Comme socialiste, j'ai parlé de paix et de fraternité. Ma grande souffrance a été de voir que le socialisme n'a pas été assez uni et assez fort dans le monde pour empêcher les guerres. J'avais toujours pensé que le socialisme apporterait la paix dans le monde.

J'ai beaucoup cherché à comprendre pourquoi nous n'avions pas eu cette unité et cette force et j'ai accusé les capitalistes, les banquiers et leur système. C'étaient eux les responsables de notre défaite. Je voyais toujours leurs erreurs, mais je n'ai jamais vu les nôtres.

Nous sommes allés, mon mari et moi, onze semaines en Allemagne. J'ai vu mes propres responsabilités vis à vis des Allemands. La haine que j'avais pour eux, les ruines que j'avais voulues, tout cela n'était pas le socialisme, ce n'était pas la fraternité. Un peuple ne fait jamais la guerre tout seul, je l'ai réalisé, et j'ai compris la responsabilité de mon pays. Par exemple, vous savez tous que si l'on avait révisé le traité de Versailles, beaucoup de choses auraient pu être différentes.

Il faut construire la paix sur du roc. Pour cette idée, j'ai tout sacrifié et j'espère que mes petits-enfants verront ce que j'ai cherché à vingt ans, qu'ils retrouveront l'espoir que donnait au monde le début du socialisme.

La chapelle

Les grands chemins des Laure feront plusieurs fois le tour du monde. Ils passeront souvent, très souvent même, au pied des tourelles belle époque de Caux. Durant l'été 1950, ils y retrouvent Hans Böckler et beaucoup de leurs nouveaux amis d'Allemagne.

Les montagnes suisses finissent par apprivoiser un peu l'amoureux des océans:

– Oui, tout doit changer, explique Victor Laure avec son humour pince sans rire. La preuve? J'étais marin et ici je fais le jardinier.

Tous les matins, il quitte la chambre à coucher pour aller fumer sa cigarette sur la terrasse. Du moins c'est ce qu'il a laissé entendre à sa femme.

– Vous savez, dit un jour à celle-ci une personne bien intentionnée, ce matin à la messe j'ai vu votre mari.

Irène Laure se retient de lui rire au nez. Elle le connaît, son Victor. Quarante-cinq ans de marxisme militant et une rogne vivace contre son Eglise complice du capitalisme, c'est un sérieux bagage.

Le lendemain matin, Victor Laure prend son paquet de Gauloises et s'en va. Est-ce la curiosité, ou l'ombre d'un doute, Irène Laure le suit.

De son pas tranquille de marin, il prend le sentier qui grimpe à la chapelle. Comme aimantée, elle monte à sa suite et, du petit porche en arcades, elle guigne: dans la pénombre de la nef,

son mari est agenouillé, le visage dans les mains.

La montagne lui serait tombée sur la tête qu'elle n'aurait été plus affolée. C'est impossible, si impossible qu'elle n'en souffle mot à quiconque.

Les jours passent. Elle voudrait lui parler, mais ne sait comment l'aborder... et lui avouer qu'elle l'a espionné comme une femme jalouse! L'été tire à sa fin, les couchers de soleil de l'automne embrasent le lac, la maison ferme pour l'hiver.

Finalement c'est à Neuilly, où ils sont de passage, qu'Irène Laure décide de faire face à cette situation nouvelle:

– J'ai besoin de rencontrer un prêtre, dit-elle.

Sans lui poser de question, sans manifester d'étonnement, les amis qui les hébergent alors, font venir l'abbé Finaud, le jeune vicaire de la paroisse voisine, qui a été aumônier de la Légion. Deux tasses de thé sur un coquet plateau, pour faciliter la prise de contact.

Irène Laure fait confiance. De A à Z, elle raconte tout, le bon, le mauvais – et son Victor.

L'abbé Finaud ne dit rien. Mais elle sait bien qu'il finira par les dire, ces mots qu'elle redoute:

– Maintenant, Madame Laure, il faut que vous parliez à votre mari, parce que lui doit savoir que vous l'avez vu.

Evidemment.

Mais ce n'est pas si simple, même pour quelqu'un dont la guerre a prouvé l'intrépidité. Cela prendra encore deux ou trois jours! Lorsqu'elle s'y résoud, pour la première fois en trente ans de mariage, elle voit Victor les larmes aux yeux.

– Oui, fait-il, quand je me suis trouvé dans cette petite chapelle, j'ai eu comme une vision. Quelque chose m'a poussé. C'était le retour à la foi de mes pères. Mais nous ne nous sommes pas mariés à l'Eglise et je n'osais pas t'en parler, parce que toi, tes origines sont huguenotes. Et puis, après tout ce que nous avons vécu ensemble!

– Est-ce que tu serais heureux que nous...

– Est-ce que tu voudrais que...

La question est partie des deux côtés à la fois, comme toujours.

Et la réponse est limpide: si la chapelle de l'église Sainte-Mathilde à Puteaux avait des cloches, elles carillonneraient haut et clair ce 23 novembre 1950, car l'abbé Finaud donne la bénédiction nuptiale aux époux Laure.

— Ce n'est pas tous les jours qu'un garçon de vingt-cinq ans peut voir le vrai mariage de ses parents, commente Louis, sourire en coin, à la sortie d'une cérémonie aussi sobre que le cadre de la chapelle.

Trente années ensemble, cinq enfants, deux gendres et quatre petits-enfants, c'est un mariage qui compte, non?



La plus puissante des armes, c'est le temps de silence. C'est par le silence que nous partons à la conquête du monde. Au lieu de lancer des bombes ou de faire marcher les canons, faites silence et écoutez. Pour les uns, c'est la voix de Dieu, pour les autres la voix de la conscience, mais, chaque homme, chaque femme, nous avons la possibilité de participer à un monde nouveau si nous savons écouter notre cœur dans le silence.

Calcutta

Gras, visqueux, un lézard grimpe sur le mur bleu, tout près d'elle. Irène Laure détourne résolument les yeux.

La chaleur est effrayante. Au plafond, point de ces «moulins à café», comme les appelle Victor, pour brasser l'air et donner une illusion de fraîcheur. Non, ce luxe est inconnu dans le bureau de la Fédération socialiste des Syndicats indiens, la Hind Mazdoor Sabha, bien qu'elle compte en cette année 1953 le chiffre confortable de huit cent mille adhérents.

Quelqu'un a déniché trois chaises pour les visiteurs. Par terre sont assis, serrés les uns contre les autres, les trente dirigeants des sections bengalis de la Fédération.

– Et maintenant, dit l'orateur, je repars à zéro.

C'est Sibnath Banerjee, le président national, un homme ardent, au parler vigoureux. Militant, on pourrait presque dire depuis le berceau, dans les mouvements révolutionnaires, il a connu clandestinité et persécution. En 1922, sortant une fois de plus des geôles de Calcutta, il est parti pour Moscou, grande espérance au cœur et maigre baluchon sur l'épaule – à pied. Une bagatelle de six mille kilomètres au gré de chariot-stop ici, de wagon de marchandises là, d'une mule obligeante ou de ses sandales. Deux années à Moscou. Comme un orphelin, il marchera derrière le cercueil de Lénine. De retour au Bengale, il reprend la longue lutte pour les ouvriers indiens et pour la liberté.

Cinq ans ont passé depuis l'indépendance et la partition fratricide. Le Bengale divisé en deux vit encore en plein drame.

L'industrie du jute si prospère est coupée de sa matière première restée de l'autre côté de la nouvelle frontière. Sept mille réfugiés campent sur les quais de la monumentale gare victorienne, sans eau et sans espoir.

La lutte pour le pouvoir se nourrit de la misère et de la rancœur qui, chaque jour, éclatent en cortèges et échauffourées. Sur les bannières fleurissent la faucille et le marteau, tandis que Staline est pleuré comme un père. Quelques semaines auparavant, le 8 janvier 1953, Radio Moscou a longuement souligné dans son programme destiné à l'Inde le danger que représente pour les Indiens le voyage de Frank Buchman et de ses amis, qui prônent «l'arrêt de la guerre de classes et l'amour chrétien».

Sibnath Banerjee est l'un de ceux qui ont appelé Frank Buchman à l'aide. Celui-ci, démontrant à sa manière le travail en équipe dont les Indiens lui demandent la clé, est arrivé avec... deux cents personnes!

— Je repars à zéro, s'exclame donc Sibnath Banerjee devant ses principaux collaborateurs. Nous avons besoin que le Plan quinquennal réussisse, sinon la misère s'aggravera encore. Mais sa réalisation est menacée à tous les échelons par des malhonnêtetés, des jalousies, des ressentiments. C'est en soi, je le découvre aujourd'hui, que l'on trouve les antidotes contre ces maux et c'est à ce prix que nous sortirons le pays de la misère.

L'après-midi tire à sa fin. Irène Laure s'incline à l'indienne, les mains jointes, pour prendre congé, car une autre rencontre l'attend: elle a rendez-vous, oh les surprises de la vie, avec une famille marseillaise qui lui a promis une bouillabaisse maison!

Mais de partir, point question: il faut d'abord se laisser «enguirlander», comme dit Victor. Les lourds colliers de fleurs multicolores sont passés au cou des invités, qui se rasseyaient ensuite pour la non moins traditionnelle tasse de thé. Les tasses apparaissent comme par miracle d'un boyau nauséabond et, de main en main, atteignent leurs destinataires. Suivies de peu par des beignets au curry luisants. Fraternité d'abord, se dit Irène Laure, et elle fait honneur à ce que lui offrent les camarades si démunis et si généreux. Il est des cas où il faut oublier qu'une

épidémie de choléra sévit dans le quartier et faire fi des exhortations de ces Messieurs de la Faculté. Quant à la bouillabaisse, pécaïre, il faudra qu'elle mijote encore un brin!

Sibnath Banerjee, elle le reverra chez lui à plusieurs reprises. Une rue minable avec ses trois maisonnettes dressées au milieu des autres «habitations»: sacs de jute arrimés par des cordes sur des échafaudages de bois.



La famille Banerjee compte quatorze personnes et la maison trois petites pièces. La grand-maman de quatre-vingt-douze ans ouvre des yeux étonnés et le dernier petit-fils, deux ans et demi, promène un doigt curieux sur les bas nylon de la dame. La pièce principale est à la fois cuisine, chambre à coucher, salon, bureau. Avec un défilé ininterrompu de militants: qui vient chercher des directives, qui vient payer sa cotisation.

Bien stylés déjà, Victor et Irène Laure ont laissé leurs chaussures sur le seuil et sont installés en tailleur sur la planche-lit. Un beau-frère chante un poème de Tagore. Mme Banerjee et les filles de la maison passent des friandises au lait de buffle. Les collègues de Banerjee posent des questions sur la lutte syndicale en France, sur les conditions de vie des ouvriers et de leurs chefs. Irène Laure ne sent pas en eux de revendication de pouvoir, mais une impatience de justice qui la remplit d'angoisse: puissions-nous ne pas les décevoir. Comme nos disputes sont puérides et nos exigences indignes de l'élan socialiste premier!

Une histoire lui vient aux lèvres, celle de l'unité franco-allemande qu'elle a payée si cher elle-même. Émerveillement de voir l'effet d'espoir que produisent sur eux ses mots très simples. De personne à personne, le changement va plus vite que l'histoire, découvrent-ils.

Irène Laure écoute, répond, rit. Mais le sol est bas et dure est la planche! Les crampes lui donnent envie de crier grâce. En révolutionnaire pratique, elle emmagasine la leçon et, dès le lendemain, au saut du lit, la gymnastique pour assouplir les genoux est au programme.

Dehli et Dacca viennent de signer un accord aux termes duquel le Pakistan oriental livre ses récoltes de jute en échange de charbon pour son industrie. A Calcutta, les usines de jute pourront donc tourner, heureusement car elles permettent à des centaines de milliers d'ouvriers de survivre, eux et leurs familles.

Victor et Irène Laure sont invités à visiter plusieurs de ces usines où, dans un fracas et une poussière indescritibles, on suit le jute depuis l'arrivée des bateaux de cannes jusqu'à la sortie des ballots de sacs. Ce sont des femmes qui portent les fardeaux d'une opération à l'autre de cette titanesque chaîne. Elles ont laissé leurs bébés à la crèche, une grande pièce sombre attenante aux ateliers. Irène Laure allait s'indigner de voir ces bébés tout nus couchés sur le sol, quand elle a compris qu'ils avaient sûrement moins chaud ainsi que dans de jolis petits lits!

A la sortie des ateliers, le plein soleil lui-même est un soula-

gement. Trois cents ouvriers sont rassemblés dans la cour, assis dans la poussière. Et ce sont des guirlandes, le thé, la générosité et la gentillesse qui émeuvent. Un responsable du syndicat traduit en bengali ce que disent les Laure et leurs compagnons.

Comme partout, aux premiers rangs, une nuée de petits enfants aux yeux de braise, bouche ouverte d'étonnement quand ce n'est pas de rire. Quelle excitation lorsqu'Irène Laure, pour mieux établir la communication, utilise les gestes: «Quand je montre mon mari du doigt, regardez bien les trois doigts qui se retournent vers moi!» Les enfants se montrent du doigt à qui mieux mieux et cette simple philosophie de paix familiale, ou sociale, pénètre les esprits sans le truchement du traducteur. A vrai dire, les enfants ne sont pas les seuls à essayer le nouveau truc et, parmi les responsables de la direction et des ouvriers, on voit pas mal de doigts qui se plient et se déplient.

– Vous avez apporté une illumination ici, dira tout à l'heure un des délégués ouvriers. Je ne sais pas si nous nous reverrons, mais nous n'oublierons jamais que vous avez pris la peine de venir de France, de Suisse et du Canada pour nous parler et nous aimer.

Si Calcutta est le creuset du mouvement ouvrier, c'est aussi la métropole de la fortune.

Insupportable, la gifle de l'opulence à quelques minutes d'auto à peine des ateliers de jute.

– Non, je ne peux pas entrer là-dedans. Jamais, dit Irène Laure, qui arbore son masque d'orage.

Les grilles monumentales flanquées de serviteurs en uniformes rutilants, aigrette au turban, s'ouvrent sur un parc de rêve. Jets d'eau, pelouses de velours, ombres fraîches sous les flamboyants. Les paons font la roue. La maison est un palais.

La maison est un palais, mais Irène Laure ne veut pas être sa princesse. Elle appartient à l'autre monde, celui des pauvres hères qu'elle enjambe chaque soir sur le trottoir, celui du jeune mendiant qui lui adresse son radieux sourire – à peine l'âge de la petite Christine de Paulette.

Traverser ces grilles dorées, même pour une soirée, n'est-ce

pas s'identifier avec l'exploiteur?

L'image des patrons du Nord lui vient à l'esprit. Ces nantis qui ont revendiqué le droit d'investir leur être et leurs avoirs dans une révolution qu'elle-même avait crue réservée à ceux qui n'avaient rien. Qui est-elle pour dénier aux riches de ce soir l'occasion de déraciner leur égoïsme?

Les larmes aux yeux, elle entre.

Mais, les larmes, on en verra dans d'autres yeux tout à l'heure, quand elle dira à ses auditeurs de soie et de diamant sa foi qu'ils relèveront le défi du changement.

Quand elle rentre à l'hôtel, épuisée, elle s'arrête un instant sur le trottoir des misères. Le ciel est somptueux d'étoiles. Vaste comme une idée valable pour tous, profond comme sa résolution d'aller jusqu'au bout, paisible comme une promesse.

Lettre de Srinagar

10 mai 1953

En voyant ces foules de milliers de malheureux, cette immense misère, je pense aussi à l'effroyable misère de la Chine, du Brésil, d'autres pays en Europe, et partout, partout.

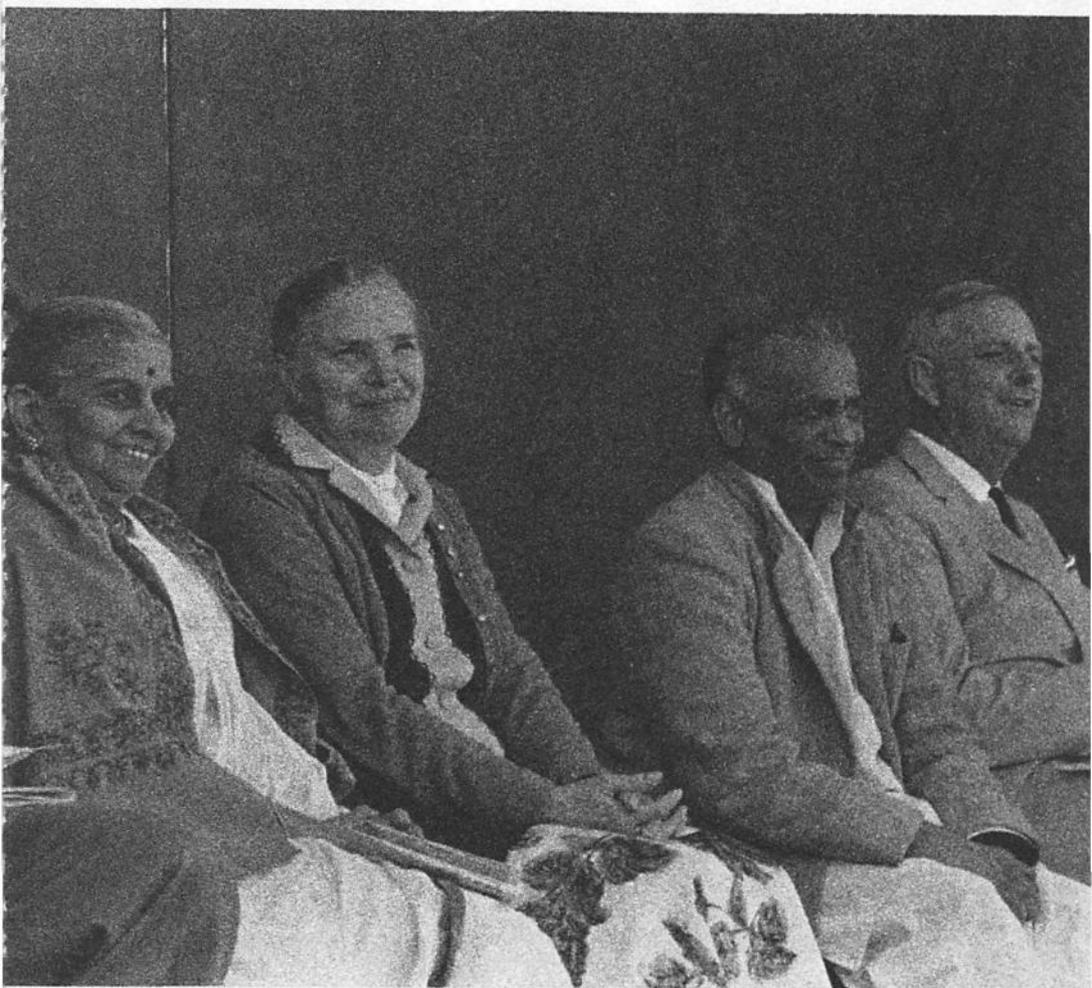
Je me dis que c'est un défi à l'intelligence, à la science et à la technique moderne, à toutes les bonnes œuvres, un défi au bon sens, au Christianisme, au Bouddhisme, aux Musulmans, aux Juifs, aux Marxistes.

Je pense à l'échec total des seules bonnes volontés.

Quand donc les hommes voudront-ils mettre un terme à toutes ces monstruosité de l'égoïsme, de la convoitise, de l'immoralité et de la peur qui paralysent les meilleures bonnes volontés?

Qui veut relever le défi avec nous pour bouleverser définitivement les vieilles conceptions du monde? Le changement par les quatre critères absolus d'un individu, d'un groupe d'individus, peut rapidement transformer ce monde de misère en un monde d'espérance, où chacun aura la possibilité de contribuer par son action au bien commun. Ne restez pas sur le bord de la route, prenez la route avec nous!

En tant que socialistes, nous devrions agir pour qu'aucun homme n'ait faim dans le monde, aucun enfant ne vive sans toit. Nous socialistes sommes par essence internationalistes, du moins nous devrions l'être. Je dois malheureusement dire: nous devrions l'être, quand je pense à ces cinquante dernières années. Nous avons lutté pour les intérêts de la classe ouvrière de nos pays respectifs. Nous avons eu raison de le faire, mais certainement en France, en Italie, et je crois que cela est vrai pour les socialistes européens en général, nous avons oublié notre mission internationale. Nous avons certes fait du bon travail, car les conditions de vie aujourd'hui sont différentes de ce qu'elles étaient à l'époque de mon père. Mais nous avons manqué à notre mission mondiale, car il ne devrait pas y avoir au vingtième siècle la misère que j'ai vue en Inde.



En 1968, à Panchgani (Inde), avec le président du Parti socialiste indien Praja, N. C. Goray, sa femme, et le député travailliste australien Kim Beazley.



Tunisie

– Oh non, ne me demandez pas de raconter mon histoire trois fois dans la même journée! Tout le monde l'a déjà entendue.

Quand elle parle de son changement vis-à-vis de l'Allemagne, Irène Laure le fait avec tant de cœur et de conviction que nul n'y reste insensible. Aussi est-elle souvent mise à contribution pendant les sessions de Caux. Ceux qui lui demandent ainsi d'intervenir sont parfois loin de se douter de la souffrance qu'il lui en coûte, car, s'il lui arrive de renâcler un instant – oh tout petit! – une fois qu'elle se lance, elle se donne à fond: on croirait que cela s'est passé hier et qu'elle le raconte pour la première fois.

Ce matin de septembre 1953, dans l'auditoire, beaucoup de personnes l'ont donc déjà entendue, mais il en est une pour qui c'est la première fois. Les simples paroles d'Irène Laure provoquent en Mohamed Masmoudi une réflexion qui s'avérera décisive pour lui et pour son pays.

La Tunisie est en train de basculer dans la violence. Les sabotages et les attentats se multiplient, la répression se durcit. Mohamed Masmoudi est le seul des dirigeants du mouvement nationaliste du Néo-Destour à ne pas être, en cet instant, en prison.

Quand Jean Rous – avec qui Irène Laure a siégé au comité directeur du Parti socialiste – lui propose d'aller à Caux, sa curiosité est éveillée.

Avec M'Barek Si Bekkai, futur premier ministre du Maroc, Mohamed Masmoudi et un industriel français du textile, Robert Carmichael.

Depuis des mois, il joue à cache-cache avec la police française et l'entreprise semble un peu risquée: passera, passera pas?

Ni du côté français, ni du côté suisse, les douaniers ne contrôlent ses papiers. Une fois la frontière franchie, il se détend. Il se demande même s'il ne va pas profiter de l'occasion pour se joindre au Caire ou en Lybie à ceux qui organisent de l'extérieur la lutte armée contre la France.

Il aborde Caux avec la réticence de celui qui est dans le bain face à des gens bien intentionnés qui voient le problème de loin. Mais, ce premier matin, quand il entend Irène Laure parler, il est saisi. En 1953, les blessures de la guerre, il le sait, sont encore à vif. Ce qui est possible entre Français et Allemands, le serait-il entre Tunisiens et Français, qui ne sont pas séparés par autant de rage?

Il s'entretient avec Irène Laure. Il parle de sa mère qui lui a écrit de Soussse: «Aujourd'hui les gendarmes sont venus chercher ton frère. Je demande à Dieu de te bénir et de maudire les Français.»

Quand, au troisième matin de son séjour, il monte à la tribune, c'est un homme libéré de l'esprit de vengeance et prêt à tendre la main: «J'ai répondu à ma mère de prier pour moi, mais de ne pas maudire les Français. Dès ce matin, j'ai commencé à penser qu'on pourrait donner un préjugé favorable à ceux-là même qu'on croyait irréductibles à tout changement...»

Masmoudi rentre sans encombre à Paris où, durant les mois qui suivent, il manifeste une nouvelle ouverture d'esprit dans ses rencontres avec les dirigeants français, que ce soit Robert Schuman, encore ministre des Affaires étrangères, ou Pierre Mendès France, qui va devenir premier ministre en juin après la bataille de Diên Biên Phu.

En attendant, sur place, en Tunisie, la situation est de plus en plus tendue.

En juillet 1954, sans savoir que Mendès France se prépare à lancer la bombe de l'autonomie interne quelques jours plus tard, Victor et Irène Laure sont à Tunis, invités par les Tunisiens venus à Caux l'été précédent.

Rencontres avec des syndicalistes, des dirigeants français et tunisiens, conférence de presse, les Laure et leurs amis se battent pour créer des ponts.

Le sous-directeur de l'Instruction publique leur fait rencontrer son supérieur – un Français – son arch'ennemi avec qui il a décidé de faire la paix. Moins d'une demi-heure après leur départ des bureaux du Ministère, une fusillade éclate devant le bâtiment et un officier français est tué sur le perron ensoleillé.

Un soir, sous protection de la police, ils se rendent en dehors de ville pour une rencontre avec des Français, de ceux qu'on appelle encore les colons. Victor et Irène Laure n'ont pas de conseils à donner, ils n'ont qu'une expérience à partager.

– Il est certain, leur dit Irène Laure, que les problèmes de ce pays ne sont pas essentiellement politiques, ils sont aussi d'ordre moral. Les préjugés et la méfiance sont des problèmes moraux qui demandent une réponse d'ordre moral, quels que soient les changements politiques qu'il faille opérer.

Peu après, Robert Schuman écrira à Frank Buchman: «Je sais l'excellent travail que vous et vos amis avez fait en Tunisie et au Maroc. Toutes les difficultés ne sont pas résolues, mais vous avez su créer un climat favorable.»

Le président Robert Schuman à son départ de Caux.



Nous revenons de Tunisie. Là-bas on vit avec la peur dans le ventre. Si vous circulez le soir, il y a des barrières de police. Les plages sont vides parce que tout le monde a peur. Nous étions là, un Ecossais, un jeune homme dont le grand-père a dessiné la Tour Eiffel, un industriel du textile du Nord et deux socialistes difficiles: mon mari et moi.

Nous avons eu des rencontres avec des Tunisiens, avec le résident général, une conférence de presse. Je me rappelle, après une soirée avec des Français, que l'un des plus difficiles de ces colons, qui ne cessait d'argumenter sur ce qu'ils avaient fait pour la Tunisie, a fini par dire: «Je reconnais que nous avons eu des torts.» Nous avons vraiment compris la situation en Tunisie et avons dû nous excuser pour l'attitude de certains Français et même de certains membres de notre gouvernement envers ce peuple. Parce que nous sommes le pays soi-disant de la liberté. Parce que j'aime la liberté pour moi, mais je l'aime aussi pour les autres. Si l'on veut la liberté, pour soi, il faut savoir la donner aux autres. C'est la seule façon de conserver sa propre liberté.

Si j'étais allée en Tunisie avant ma rencontre avec le Réarmement moral, malgré toute ma bonne volonté et ma clairvoyance, j'aurais vu le problème uniquement sous l'angle français. Mais maintenant j'ai une autre vision pour la Tunisie et pour la France. Quand on prend la responsabilité du monde, l'égoïsme national disparaît et on a une nouvelle perspective.

Victor Laure à la Radio suisse romande

Nous avons été aveugles. J'ai été aveugle. Et cet aveuglement a produit bien des mésententes, a produit des drames. J'en ai eu la certitude lorsque j'ai entendu ma fille prendre la parole à Caux hier au nom des femmes. Je l'ai regardée d'un œil égaré. Elle est femme, elle a près de trente ans, et moi je ne l'avais pas vue grandir. C'est cet aveuglement qui me faisait voir mon pays tel que je désirais le voir et non tel qu'il aurait dû être. C'est cet aveuglement qui a empêché la France, mon pays, de voir l'évolution qui se faisait dans les pays dominés. C'est cet aveuglement qui est la cause des drames qui se sont passés au Vietnam, au Maroc, en Tunisie, drame qui se poursuit en Algérie et qui est pour les deux pays une plaie sanglante. Il est temps de se ressaisir et d'aborder de part et d'autre dans l'honnêteté la plus absolue les problèmes qui nous divisent. Cet aveuglement, j'en ai la ferme conviction, est dû à l'homme qui dans son orgueil, sa présomption, ne veut pas admettre qu'il y a au-dessus de lui une puissance spirituelle qui doit le diriger. Il est temps que nous sortions de cette obscurité et que nous bâtissions une ère nouvelle où il n'y aura ni vainqueur ni vaincu, mais une alliance vraiment fraternelle.

Frank

– Pauvre Madame Laure, comme vous avez souffert!

Dans l'immédiat de l'après-guerre, alors qu'elle était bouleversée de se trouver sous le même toit que des Allemands, n'était-ce pas les mots qu'Irène Laure était en droit d'attendre de toute personne amicale?

Pourtant la phrase qui changea le cours de sa vie était d'une autre veine et à celui qui trouva le courage de la dire, Irène Laure accorda sa confiance:

– Madame Laure, vous qui êtes socialiste, comment voulez-vous reconstruire l'Europe sans les Allemands?

Frank Buchman ne lui dit pas ce qu'elle doit faire, mais sa question est un défi qui la fait sortir d'elle-même et prendre la responsabilité de l'avenir.

En 1949, l'attitude nouvelle d'Irène Laure envers l'Allemagne et envers le patronat provoque une telle levée de boucliers parmi ses camarades qu'elle a l'impression d'être attaquée de tous les côtés à la fois. Vient le moment où elle ne peut en supporter plus. Elle va voir Frank Buchman, qui séjourne à Caux: – Je regrette, mais c'est fini. Je n'en peux plus, je rentre à la maison. On a besoin de moi aussi là-bas. Je reprendrai mon travail d'infirmière. Je crois que ce sera mieux pour tout le monde.

Frank Buchman n'a pas un mot pour la plaindre, ne prend parti ni pour elle ni pour ses détracteurs, il ne lui donne pas de

conseil. Ils font silence ensemble. Puis il récite quatre vers d'un poème en anglais:

Dare to be a Daniel
Dare to stand alone
Dare to have a purpose true
Dare to make it known.

(Ose être comme Daniel / Ose être seul / Ose défendre une grande cause / Ose la proclamer.)

A Irène Laure, l'acide des attaques semble soudain moins insupportable.

Cité Malesherbes évidemment, on ne voit pas d'un bon œil qu'elle fraye avec les «requins» du Nord et son cas doit être porté devant la commission des conflits.

Un soir, le téléphone sonne chez Guy Mollet, le secrétaire général de la SFIO. C'est Léon Blum qui appelle de sa petite maison de Jouy-en-Josas, où il est gravement malade:

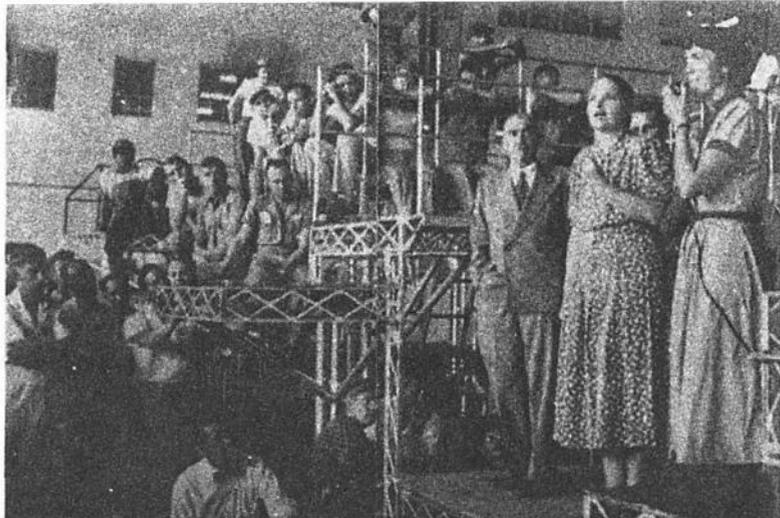
– Si vous mettez Irène Laure en accusation, je viendrai pour être son avocat. Cela me tuera, mais je viendrai.

Léon Blum n'aura pas à faire cette démarche, car l'opposition désarme peu à peu. Même Jean Courtois, le bouillant secrétaire des Jeunesses socialistes, qui regrette amèrement la démission d'Irène Laure, se rendra à Caux pour mieux comprendre à quoi elle donne sa vie.

Non, Frank Buchman n'est pas un homme bavard. Pas inquisiteur non plus. Il ne pose à Victor ou Irène Laure aucune question sur leur vie spirituelle. D'ailleurs il sait bien qu'un mot de trop, ou trop tôt, les ferait s'envoler à tire d'aile jusque dans leur cher Midi. Mais il les associe à son engagement à lui, et la grandeur du défi les amène inmanquablement vers Dieu.

A Louis aussi, il proposa l'impossible. Et Louis ne dit pas non.

C'était à Miami. Des syndicalistes et des directeurs des transports publics avaient demandé à Frank Buchman l'aide de son équipe pour apporter un esprit neuf dans leur compagnie en déconfiture totale.



Louis accompagnait ses parents. Il avait clos un chapitre de sa vie, il cherchait sa voie.

La mer de Floride était bleue, la plage avait plus d'une invite et Louis n'était pas un ange.

Un matin, Frank Buchman le fit appeler, ainsi que ses amis Georges, Armand et Vincent.

— Dans le silence, cette nuit, leur dit-il, m'est venue la pensée de vous confier le Brésil.

Interloqués, les quatre lascars se regardent.

— Mais qu'est-ce qu'on fera là-bas?

— Eh bien, quand vous arriverez au Brésil, plantez un piquet ici, un autre là, et tendez une corde. Quand vous aurez tendu votre corde, vous vous y suspendrez et vous vous laisserez flotter au vent de l'Esprit.

Ce fut son seul conseil!

Les quatre envoyés se lancèrent dans une entreprise insensée, à côté de laquelle les aventures passées n'étaient que du bricolage. En fait, il s'agissait d'un engagement à vie.

Cela se passait en février 1952. Ils ne parlaient pas portugais et ils avaient la bourse plate. Sans doute surent-ils trouver le vent, car, quatre mois plus tard, ils finançaient un avion spécial et ramenaient aux Etats-Unis pour une conférence du Réarmement moral cinquante Brésiliens: délégués des grandes organisations syndicales, industriels, journalistes, professeurs. Ce fut le premier pas.

D'ailleurs avec Frank Buchman on n'est jamais à court de surprises, car il demande aux gens de s'étirer au maximum, au lieu de les mettre dans un casier avec une étiquette collée une fois pour toutes.

Un jour qu'il a un message à transmettre à une haute personnalité du Vatican, il fait venir Irène Laure, qui refuse tout net:

– Je ne suis pas la personne qu'il faut pour aller voir des Monseigneurs!

– Si.

– Non.

– Si.

– Non.

Frank Buchman lui aussi a de la suite dans les idées. Il saisit sa canne, comme l'instituteur d'antan avec le dernier de ses cancras:

– Allons, allons!

Victor Laure, qui connaît bien le caractère vif de sa femme, attend l'explosion, mais il reste pantois quand le fou-rire secoue Irène, et bientôt tous ceux qui assistent à la scène.

Irène Laure ira chez les Monseigneurs cette fois-là, et même d'autres!

L'aventure de la vie par la foi est un des trésors que Frank Buchman partage avec la famille Laure. Il croit que Dieu donne quand Il ordonne et attend de ses collaborateurs une semblable attitude. A ses proches, lorsqu'ils fêtent leurs anniversaires, il offre traditionnellement un mouchoir brodé: le salaire de l'année, dit-il avec un sourire malicieux.

Que son travail à l'échelle du monde, les voyages sans fin, l'achat et le fonctionnement de centres comme celui de Caux, soient financés depuis des dizaines d'années par des dons individuels, n'y a-t-il pas là de quoi forcer à la foi les plus mécréants? Pour Irène Laure, cela ne fait pas un pli. Elle trouve tout naturel ce mode de financement.

En fait, en renonçant à des activités salariées, elle s'est lancée, sans s'en rendre compte, dans le concret de la société socialiste idéale: le désintéressement et le partage.

Dans une vie de bénévolat, les sacrifices ne sont jamais absents, mais les cadeaux non plus. En s'engageant au côté de Frank Buchman, Irène Laure a entre autres abandonné l'idée d'avoir jamais, pour Victor et toute la famille, autre logement que leur rez-de-chaussée dans la cité ouvrière d'Aubagne.

Mais...

Débarquant un jour de son vaste Brésil, Louis alla voir un ami de la famille.

– Monsieur Bronzo, j'aimerais faire quelque chose pour papa et maman. Je voudrais qu'ils aient une maison, qu'ils ne continuent pas à vivre en HLM. Qu'est-ce que vous me conseillez?

– Eh bien, écoute, Louis. J'ai un terrain à La Ciotat. Viens avec moi, tu choisiras le coin qui te plaira.

C'était un terrain vague, sec et caillouteux comme toute terre à vigne qui se respecte. À l'est et au nord, les collines amicales où se joue le soleil. Au sud, les amours de Victor: la mer, qui se devine.

Louis posa la première pierre et, à chaque retour du Brésil, il venait voir la maison grandir, et pousser les platanes que Victor avait plantés. Irène Laure, quant à elle, avait déjà baptisé leur chez-eux «La Sarine», réminiscence de son enfance helvétique.

Quand le ferronnier de Ceyreste vint poser les balustrades de l'escalier et du balcon, Victor et Irène Laure, joyeusement impatients, avaient déjà emménagé. Louis lui demanda sa facture: elle était dérisoire.

– Vous vous êtes mis dedans, dit-il

– Non, c'est mon prix.

Puis, quand tout fut terminé, le ferronnier expliqua:

– Maintenant, Monsieur Laure, je veux vous dire pourquoi je vous ai fait ce prix-là. Eh bien, pendant la guerre, j'étais enfermé dans la prison des Baumettes à Marseille. Si je ne suis pas mort de faim, c'est à cause de votre mère et de ce qu'elle a réussi à nous faire passer derrière les grilles des Baumettes.

Et c'est ainsi que les grilles de la Sarine, elles, font partie de la saga de la liberté autant que des sentiers de la foi.

Dons reçus pour le voyage d'Irène Laure
en Asie et en Australie, novembre 1979
(en francs suisses)

J.M. agriculteur	50.-
E.G. électricien	1000.-
H.G. mère de famille	200.-
F. et M.S. cheminot	100.-
M.B. écolière (5 ans)	5.-
C.R. architecte	1000.-
L.B. infirmière	100.-
L. et L.J. ingénieur	1000.-
M.Z. secrétaire	40.-
K.R. artiste, Stockholm (tableau vendu)	200.-
V.G. pharmacienne	50.-
D.H. veuve d'ingénieur	500.-
F. et S.P. industriel, Hollande	1000.-
P.B. infirmière	100.-
M.M. veuve de pasteur (90 ans)	268.-
R. et N.T. jeune ménage allemand	546.-
C.R. professeur	1000.-
Famille T. Lausanne	100.-
C.F. mère de famille	300.-
E. et R.J. médecin	200.-
J.S. artiste	100.-
J. et E.C. couple de permanents, Caux	650.-
H. et G.K. professeurs, Berlin	300.-
E.D. retraitée	500.-
H.G. femme de ménage	300.-
O.H. professeur retraité	200.-
H.J. veuve d'ouvrier	100.-

Vietnam

Dans l'autobus brinquebalant qui relie l'aéroport de Tân Sơn Nhut à Saïgon, ce 5 juillet 1955, les passagers avertis choisissent les sièges du centre. Mieux vaut manquer le paysage que risquer une balle. Oui, un an après la Conférence de Genève, le Vietnam du Sud sait que les combats n'ont cessé que sur papier.

Le gouvernement invite Victor et Irène Laure et leur quinze compagnons, tous frais payés, à l'Hôtel Majestic – qui d'ailleurs sautera quinze jours après leur départ. L'ambassade de France pour sa part boude les premiers Français invités par le régime d'après Diên Biên Phu.

Au matin de la première fête de l'Indépendance, Irène Laure s'apprête à quitter l'hôtel lorsque le concierge, déjà un ami, la retient.

– Non, aujourd'hui vous feriez mieux de ne pas sortir. Cela peut être dangereux pour vous.

– Ne vous en faites pas pour moi. Il faut que j'aille. Je dois voir le président.

– Mais vous ne vous rendez pas compte: voir le président aujourd'hui? C'est impossible!

En croira-t-il ses oreilles en fin de matinée, lorsqu'il entendra à la radio la voix vibrante d'Irène Laure, après que le président ait présenté à la foule des jardins du Palais ses hôtes français, italiens, danois, africains, japonais?

– Quand j'ai commencé à parler sur les marches du Palais, ra-

conte Irène Laure à son retour, je ne savais pas du tout si nous recevions des pierres. Parce que je suis Française, je sais tout ce que les Vietnamiens ont souffert à cause de nous et je peux imaginer ce qu'ils ressentent dans leur cœur. La chose la plus bouleversante qui s'est passée, c'est qu'au lieu de recevoir des pierres nous avons été acclamés. Cela m'a montré combien les cœurs humains au fond sont près les uns des autres si nous savons humblement reconnaître où nous avons eu tort pour repartir ensemble et bâtir à neuf.

Avec le Vietnam, Victor Laure a un lien solide: c'est là qu'est enterré son père. Louis-Claude Laure commandait un bateau des Messageries maritimes, qui a pris feu dans la rade de Saïgon. Il a pu sauver tous ses passagers et l'équipage, il est resté le dernier. Le bateau a sombré. Louis-Claude Laure est mort de ses blessures. C'était en 1902. Victor avait quatorze ans.

L'absence du père de famille n'explique-t-elle pas un peu l'affolement de la mère et des sœurs de Victor Laure lorsqu'il prit des options marxistes? Ce père qui ne badinait pas avec l'honneur et la tradition, qui mettait tant de ferveur à porter chaque année la statue de la Vierge de Notre Dame de la Garde jusqu'au Vieux Port.

Victor et Irène Laure restent longtemps silencieux devant la tombe simple d'un père devenu trop tôt héros de légende. Un ciel gris de mousson ouate le jour. Le passé rejoint le présent. Les idées pour lesquelles on donne sa vie ne meurent pas.

Un dernier regard à la statue de Louis-Claude. Victor et Irène Laure s'en retournent. De toutes parts ils sont sollicités, que ce soit les membres du gouvernement, les réfugiés dans les camps, les étudiants, les délégués ouvriers.

Un groupe de syndicalistes les attend. En l'honneur du marin français, on sort les bonnes bouteilles. Victor Laure refuse. — Eh bien, vous êtes certainement le premier Français que je rencontre qui soit capable de refuser de l'alcool, s'écrie le président. Qu'est-ce qui vous a rendu différent?

Une lueur de malice dans les yeux, Victor Laure commence:

– Vous savez, j'étais un marin et, quand je débarquais dans un port, ma première visite n'était pas pour la chapelle...

D'emblée, il a conquis son auditoire et, dans le petit bureau du syndicat, autour des verres vides, on est tout ouïe.

Ce que Victor et Irène Laure laisseront derrière eux, au Vietnam, est une de ces idées qui ne meurent pas quand viennent l'orage, le naufrage même.



Le Mont Valérien

– Dites-moi, Madame Laure, quand on demande pardon, comment peut-on savoir si l'autre répondra?

Cette question, c'est avec une véritable angoisse que la pose Abu Sayed Chowdhury, président du Bangladesh, une année exactement après que son pays soit né dans le sang et les larmes.

– On ne peut jamais le savoir. Tout ce que je savais moi, lorsque je demandais pardon aux Allemands pour ma haine, c'est que je devais le faire.

Non, elle ne le savait pas alors.

Aujourd'hui, elle le sait. Elle le voit sous ses yeux, dans la Salle des Fêtes des Houillères, à Lens. Dix ans ont passé depuis le premier voyage en Allemagne, depuis le premier pardon demandé en public, au prix de quel déchirement!

Debout, elle écoute la Marseillaise, trop émue pour joindre sa voix. Ceux qui chantent sont Allemands. Des mineurs de la Ruhr dans leur uniforme noir traditionnel, parements d'argent, shako à plumet rouge.

Encouragés dans leur intention par le chancelier Adenauer, ils viennent demander à la France de pardonner et de construire l'avenir avec eux.

L'un d'eux, mineur de fond, aurait toujours voulu devenir

Gabriel Marcel, de l'Institut, est l'un de ceux qui préparent la visite au Mont Valérien.

écrivain, mais sa vocation s'effritait sous les pointes ironiques que lui lançait son épouse. Ce soir, elle est à ses côtés sur l'es-trade pour présenter la pièce de théâtre qu'il a écrite à Caux et intitulée «Espoir».

Si Irène Laure a le cœur qui cogne, ce n'est pas seulement à cause du geste des Allemands, c'est aussi parce que leur venue en France a été pour elle l'occasion d'une étroite collaboration avec ses anciens camarades.

L'idée de donner la première représentation d'«Espoir» le jour de la Sainte-Barbe, patronne des mineurs, est de Guy Mollet, député-maire d'Arras, avec qui elle avait eu maille à partir lors de ses choix de 1948. Un précieux allié pour tous les préparatifs est Jean Courtois, maintenant secrétaire du groupe socialiste à l'Assemblée. Dans le comité d'invitation figurent plusieurs députés ou sénateurs socialistes et des responsables Force-ouvrière.

Au fil des jours et des représentations – Hénin-Liétard, Puteaux, Paris – le langage humble et courageux des mineurs allemands guérit les blessures, assainit l'assise même de l'unité européenne.

En ce froid matin du 20 décembre 1959, Irène Laure prend avec eux le chemin d'un lieu douloureux entre tous, le Mont Valérien. Les mineurs ont demandé la permission de poser une gerbe en souvenir, et en promesse.

Premiers Allemands autorisés à pénétrer dans la forteresse, ils ont pour guides la générale Paul Ely et Mme Geneviève Anthonioz-de Gaulle, toutes deux rescapées des camps de la mort. Pour eux a été ouverte la crypte dont la clef est gardée à l'Élysée. Dans un silence chargé d'émotion, ils y déposent leur gerbe.

Puis c'est la marche sur les pavés inégaux, entre les noirs arbres de l'hiver, jusqu'à la vieille chapelle où les condamnés passaient leur dernière nuit. Sur les murs, ils ont gravé leurs espérances, et leurs adieux, leurs cris d'amour et de liberté.

De là, un sentier de terre. Ils furent quatre mille cinq cents à le suivre dans les aubes tristes, faisant rouler du pied pour la

dernière fois les cailloux du pays qu'ils avaient aimé plus que leur vie.

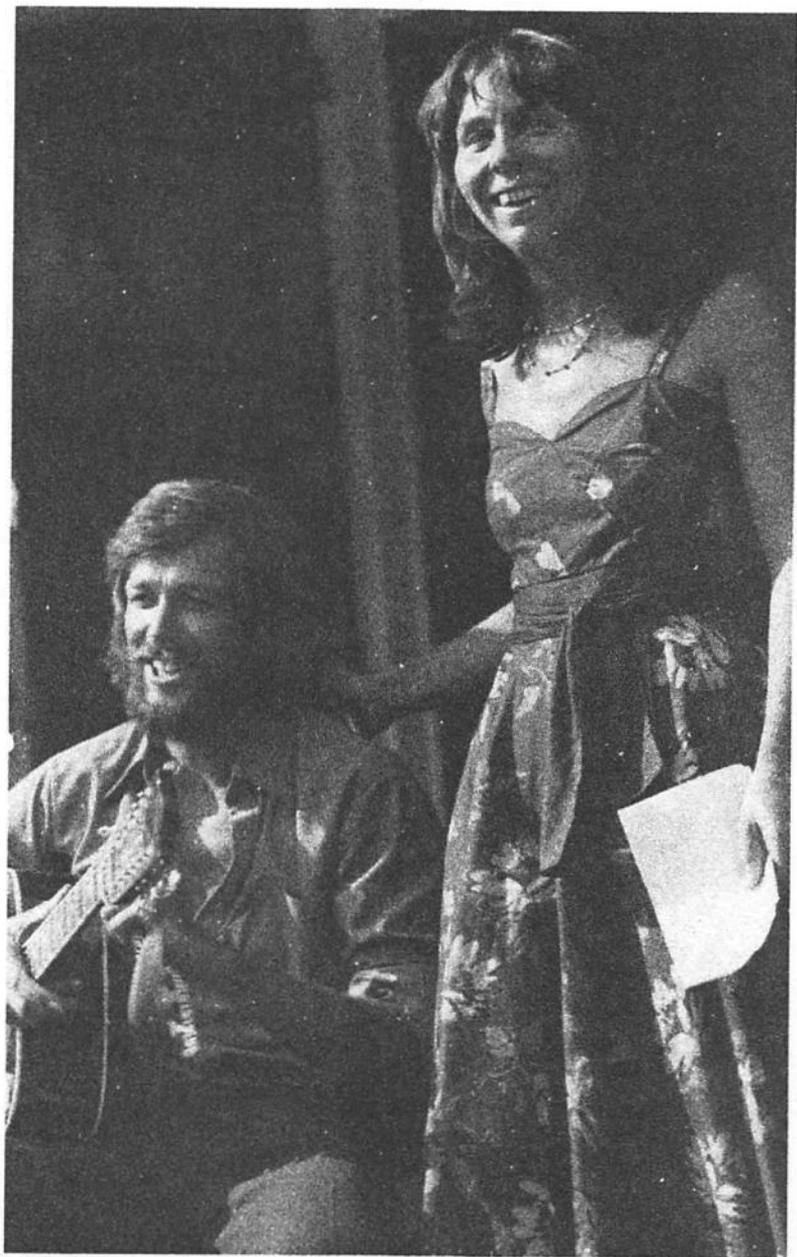
Un cercle silencieux se ferme dans la clairière, autour de la dalle rouge toute simple. C'est là, au pied de la butte, qu'ils étaient fusillés.

– Nous ne vous demandons pas d'oublier, mais de pardonner, dit un des Allemands. Nous avons décidé de consacrer nos vies à ce que pareille tragédie ne se reproduise plus jamais.

Je suis mère et grand-mère. Ce qui se passe dans le monde est notre responsabilité, à nous les mères. Nous mettons les enfants au monde et nous laissons stupidement les autres décider du sort de nos enfants. Un de mes gendres est rentré grièvement blessé d'Indochine. Il a trois petits enfants. Il s'en sortira, qui le sait? Il a payé le prix, et nous aussi, pour un monde nouveau. Mon fils Claude est soldat maintenant. S'il n'y avait pas eu un cessez-le-feu, il serait parti là-bas lui aussi. Que font les mères dans tout ce gâchis? Nous pleurons quand on nous prend nos fils – et les larmes n'on jamais rien réparé – au lieu de créer l'état d'esprit pour un monde nouveau. C'est là notre responsabilité. Alors, vous, qu'allez-vous faire pour sauver l'avenir de vos enfants?

5 août 1954

Trente ans après, une petite-fille d'Irène Laure, Annie, fera entrer un Allemand dans la famille.



Zaire, an zéro

Une lune rouge, immense, regarde la ville.

Après la fuite éperdue des Européens vers les ambassades ou vers le fleuve, le silence n'est plus troué que par des coups de feu sporadiques au loin, ou une jeep qui descend le boulevard Albert 1^{er} à tombeau ouvert.

Un chien lance un cri désolé, d'autres lui font un écho lugubre. Sauraient-ils que leur abandon marque la fin d'une époque?

De son balcon du huitième étage, Irène Laure interroge la nuit. On est le 7 juillet 1960. Quinze jours – un siècle déjà – qu'elle débarquait à Léo, comme on appelait Kinshasa en ce temps-là. Le compte à rebours de l'Indépendance touchait à sa fin et la tension montait.

Invitée à loger dans une ravissante villa près du fleuve par une charmante Belge, Irène Laure s'apprête à défaire ses bagages quand arrive un Noir tout de blanc habillé:

- Madame, avez-vous du linge à laver?
- Non, Monsieur, j'arrive tout juste, merci beaucoup.
- Des chaussures à cirer?
- Oh non, merci, je fais toujours ça moi-même.

Inconsciente de l'incongruité de sa réponse, heureuse d'un premier contact avec un habitant du pays, elle lance la conversation. Mère et grand-mère avant tout, c'est au père de famille qu'elle s'intéresse: cet homme qui a l'air jeune encore a autant de petits-enfants qu'elle!

L'écho de leur bavardage attire la maîtresse de maison :

– Va-t-en, Joseph, tu n'as rien à faire là.

Et d'expliquer à Irène Laure, que l'indignation fait trembler, qu'il est ridicule de vouvoyer un boy et qu'elle doit s'habituer à vivre comme les Blancs qui connaissent les us et coutumes du pays.

– Mais, Madame, je suis venue ici à l'invitation des nouveaux dirigeants congolais et je ne tutoierai pas un homme que je ne connais pas, un père et grand-père.

Une ombre est entrée dans la villa de rêve et elle pèsera pendant les quelques jours qu'Irène Laure y demeure avant d'emménager, au centre ville, dans l'appartement d'une famille rentrée en Europe.

Immeuble grand luxe, certes, mais il faut s'accommoder du peu de meubles qui y restent et vivre sans linge de maison, sans vaisselle, en disputant âprement la possession des lieux à des armées de cancrelats. Ménagère avisée, Irène Laure emballe toujours dans sa petite valise un carré soigneusement découpé dans un vieux sous-vêtement de Victor pour faire briller ses chaussures. Providentiel chiffon car, l'Indépendance arrivant, les magasins sont fermés pour plusieurs jours et il n'y a rien d'autre pour enlever la poussière, nettoyer la salle de bains, récurer la cuisine.

L'excitation grandit. Du balcon, on voit fleurir les drapeaux. Les institutions nouvelles se mettent en place fébrilement et sur le boulevard les cortèges officiels passent et repassent.

C'est en pleine chasse aux cancrelats que survient, le 30 juin, une invitation au banquet officiel et aux cérémonies de l'Indépendance au Palais de la Nation. Irène Laure, en effet, a rejoint pour ces jours historiques une vingtaine d'hommes de Caux déjà sur place. Ce sont les délégués congolais à la Table Ronde de Bruxelles qui ont demandé l'aide du Réarmement moral pour empêcher le pays d'éclater au moment même de sa naissance. Ils mettent tant d'espoir dans ce message d'unité qu'en pleine fièvre des préparatifs, alors que se forme difficilement le gouvernement, chaque jour l'un ou l'autre des nouveaux ministres vient parler – ou se taire – avec les invités de Caux. A

quatre jours de la passation des pouvoirs, Patrice Lumumba vient avec dix-neuf membres de son cabinet nouveau-né voir un film du Réarmement moral.

À côté de la socialiste française, le groupe hétéroclite comprend des Noirs et des Blancs d'Afrique du Sud, deux anciens guérilleros mau-mau et un fermier blanc du Kenya, trois jeunes musiciens américains qui n'ont pas leur pareil pour mettre les idées en chansons, des Suisses, un Nigérien.

Au lendemain de la soirée officielle, visite surprise d'un homme qu'Irène Laure et ses compagnons ont rencontré plusieurs fois déjà. Jean Bolikango est le chef de la grande tribu des Bangala. Tout le monde s'attendait à ce qu'il soit choisi comme président, ou qu'il obtienne un des ministères clés. Or pressions et intrigues ont joué contre lui et il se retrouve le grand vaincu de l'Indépendance.

En un tournemain, la table est mise, avec des couverts déparpillés, et le poisson grésille dans la poêle exiguë.

– Pourquoi êtes-vous venus me voir dimanche? interroge Bolikango. Qu'est-ce qui vous a poussés à me chercher jusque dans ma cachette? J'étais entouré de mes hommes qui voulaient la vengeance. Nous étions prêts à mettre le feu à toute la ville. J'étais sur le point de prendre la décision fatale.

Assis autour de la table sur des sièges de fortune, tous sont suspendus à ses lèvres, et le poisson à la provençale est oublié.

– Votre visite et vos paroles m'ont fait éviter une effusion de sang. Après votre venue, j'ai de nouveau eu la conscience en place et maintenant je ne pense plus à ma défaite.

Etrange similitude entre le bouleversement du chef des Bangala et le retournement d'Irène Laure envers l'Allemagne il y a treize ans. La souffrance d'être accusée de faiblesse, voire de trahison par ses proches camarades, comme il la comprend Bolikango, lui qui, depuis quatre jours, se bat pour calmer les esprits autour de lui, pour empêcher l'amertume de détruire le pays.

Lorsqu'il repart en hâte vers ses hommes, Bolikango a découvert que la voix du silence qui a poussé quatre étrangers à le

débusquer dans sa cache l'autre matin est une force avec laquelle il peut compter et, dans les semaines à venir, il en aura besoin.

Oui, se dit Irène Laure, en cette longue nuit du 7 juillet, une force qui demeure quand tout s'écroule autour de nous.

Tout à l'heure, lorsque les appels à la radio ont précipité les Blancs vers l'ambassade, dans une panique générale, le groupe de Caux a obéi aux consignes. Comprenant ensuite que si évacuation il devait y avoir, cela prendrait des heures, ils sont rentrés à l'appartement pour attendre, réfléchir, dormir peut-être.

Sur son balcon, Irène Laure ressent un calme surprenant, l'impression qu'elle se trouve au bon endroit et qu'aucun événement ne peut lui voler cet essentiel qu'est la direction intérieure.

Brusquement le jour éclate. La poste centrale, sur le trottoir d'en face, reste obscure. Il n'y aura ni télex, ni téléphone en ces jours de crise.

Grands bruits sur le palier: une famille qui a fui la campagne arrive dans l'appartement voisin. Les enfants sont en pyjama. Ils ouvrent de grands yeux alarmés.

Dehors camions d'hommes en armes, jeeps, ambulances s'entrecroisent. Des soldats arrêtent les voitures des Blancs. Ironie de l'histoire, ce sont les deux anciens Mau-Mau qui vont aux provisions et rapportent du pain à Irène Laure et ses compagnons, mais aussi aux Belges terrés dans l'immeuble.

Matin grave, qui inaugure pour Irène Laure d'étranges journées. Alors que les événements se font et se défont, elle est bloquée à son huitième étage et elle y découvre qu'il n'est pas obligatoire d'être «dans le tas», mais que l'on peut aussi être une révolutionnaire de balcon: si l'on ne peut aller aux gens, voilà qu'ils viennent à vous.

Partir, rester? Rester, partir? Chaque fois que la balance semble pencher pour le «partir», arrive quelqu'un qui a besoin d'assistance pour retrouver perspective et direction intérieure.

Inopinément, le 12 juillet, une demande du ministre de l'Information, Anicet Kashamura, parvient à l'appartement:

pouvez-vous donner à la radio une série d'émissions qui aident à calmer les esprits?

Le ministre en personne vient chercher le groupe pour le conduire aux studios: «Nous sommes extrêmement reconnaissants que vous soyez restés avec nous au risque de votre vie,» dit-il.

Le 13, au moment où le soleil s'enfonce derrière la cité, Irène Laure s'assied sur le coin de la table, d'où elle peut à la fois surveiller le boulevard et entendre le transistor autour duquel tout le monde est rassemblé.

«En dépit de la situation difficile, annonce le speaker, vos amis du Réarmement moral, non, *nos* amis du Réarmement moral, ne nous abandonnent pas. Vous les entendrez chaque jour, ils restent pour nous aider à bâtir un pays fort et uni.»

Dès lors, matin et soir, juste après les nouvelles, passe le programme «Il y a une réponse à la crise». Cri du cœur de tout un pays, les lettres de gratitude pleuvent – il y en aura plus de trois mille.

Les visiteurs se multiplient: Belges qui se sentent déchirés et cherchent leur devoir, soldats des Nations Unies qui ne comprennent pas les forces idéologiques en jeu, Congolais qui veulent construire du neuf.

Les troupes de l'ONU apportent une certaine détente dans les rues, mais au gouvernement la lutte des idéologies s'intensifie de jour en jour.

Le 20 juillet, sans préavis aucun, le programme du Réarmement moral à la radio est remplacé par un discours virulent de Mme Andrée Blouin, une Guinéenne qui fait beaucoup parler d'elle depuis l'Indépendance. Secrétaire particulière du vice-premier ministre Antoine Gizenga, elle est en voie de devenir l'éminence grise du gouvernement. Sur les ondes, elle prône un «réarmement moral africain» basé sur la solidarité des opprimés et la haine des Blancs.

Huit jours plus tard, «Il y a une réponse à la crise» sera définitivement mis hors antenne sur les instances d'Andrée Blouin, la goutte qui a fait déborder le vase étant la mention d'un ministre influencé par sa maîtresse communiste. Pourtant l'histoire –

vraie – se passait au Japon! Le programme radio du Réarmement moral ne reprendra qu'en octobre, après le renversement de la situation politique et l'expulsion des conseillers soviétiques.

Mais ce 20 juillet voit une autre porte s'ouvrir.

Dans l'appartement silencieux, la sonnette de l'entrée de service retentit. Affolement, car personne n'utilisant cet escalier, on a empilé là toutes les valises et caisses qui n'avaient place ailleurs. Vite on déballe, pendant que la sonnette s'impatiente.

– Ah, Madame Laure, enfin nous vous avons trouvée! s'exclame une imposante inconnue. Je suis Mbengi Julienne, présidente des femmes du Fabako (section féminine du Parti Abako du président Kasavubu). J'entends tous les jours vos émissions à la radio nationale. Que puis-je faire pour mes femmes? Aidez-moi.

On entre en enjambant les valises, on s'installe, on fait connaissance par le truchement du secrétaire qui traduit avec volubilité du kikongo en français.

Comment ne pas sympathiser dès lors qu'on a en commun une compassion pour les femmes et les enfants, et une volonté de les sortir de la misère et de la guerre? Rendez-vous est pris afin de montrer les films du Réarmement moral aux femmes du Fabako – elles sont deux cent cinquante mille!

Presque chaque jour, il y aura un contact.

Une fois, c'est un repas de fête en pleine cité africaine; Mme Mbengi conduit elle-même ses hôtes par d'interminables quartiers où l'on n'aperçoit pas un Blanc, et à plus forte raison une Blanche. Ici ou là, un geste hostile, mais à côté une voix hèle: «Madame Laure, bonjour.»

Ou bien ce sont des invitations à des tables rondes au siège du Fabako ou du Foyer social. Des représentations de films s'organisent en plein air, quitte à interrompre la séance quand le couvre-feu est décrété. Ou dans l'appartement. Silencieuses et sérieuses, les femmes arrivent, bébés sur le dos, les mains chargées de bananes, de légumes. Elle ne veulent pas repartir sans emporter un papier sur lequel elles notent: honnêteté ab-

solue, pureté absolue, désintéressement absolu, amour absolu.

Entre temps, c'est sur le balcon que l'on a des chances de trouver Irène Laure. L'appartement des cafards est devenu foyer de vie. Symbolique de l'ère nouvelle, cette porte de service qui n'a servi qu'une fois durant l'été, une dernière fois, tandis que l'escalier des Blancs s'est ouvert à tous. Pour Irène Laure, la famille est une, englobant Mbengi Julienne avec ses deux cent cinquante mille femmes et la dame belge du premier jour devenue une amie chère, aux côtés de son dixième petit-enfant, dont elle a appris la naissance au milieu des troubles, et de Victor, si loin et si près en ce mois d'août qui marque leur quarante ans de mariage.

La grande lune rouge est de nouveau là, comptabilisant les semaines écoulées. Se moque-t-elle d'une révolutionnaire de balcon? ou bien a-t-elle vu la force du silence préparer une révolution au-delà des violences, et qui durera plus qu'une lune?

Radio-Zaïre, 15 juillet 1960

De quelles souffrances n'avons-nous pas, en France, payé notre libération! A la fin de 1944, nous étions libres des Allemands, mais où était la libération des Français? Les haines, les rancunes, les vengeances personnelles empoisonnaient la victoire. La liberté tant désirée était un mensonge, car il n'y avait pas de liberté dans les cœurs.

Un jour, Frank Buchman me demanda: quelle unité voulez-vous pour l'Europe? Ce fut un choc, car pour la première fois de ma vie, bien que j'aie toujours parlé de paix et de liberté, j'ai réalisé que la haine profonde que j'avais vis-à-vis des Allemands détruirait un jour l'avenir de mes petits-enfants que j'aime.

J'ai demandé pardon pour ma haine, c'est ce qui a libéré mon cœur de la boue de l'amertume. Je suis devenue une femme libre, libre pour accomplir ce qui est demandé à toute femme, à toute mère, à toute grand-mère: participer à l'immense tâche de refaire les hommes et le monde.

Camarade Ima

– Je ne comprends pas le marxisme et le communisme. Pouvez-vous m'expliquer?

Mme Kasavubu a invité Irène Laure un après-midi du mois d'août. Son mari, le président du Zaïre, les a rejointes au salon pour poser, en toute confiance, cette question qui le préoccupe. Il est un peu plus de trois heures. A 3 heures 50, quelqu'un passe la tête à la porte pour rappeler au président qu'il a un rendez-vous.

– Oh, ça ira encore une demi-heure. Faites attendre!

Ce n'est qu'à 4 heures 15 que la conversation prendra fin. Le président et Mme Kasavubu font signe du seuil de la maison jusqu'à ce que l'auto d'Irène Laure ait contourné la pelouse, évitant de justesse deux ou trois chèvres du Tibet, et disparu entre les sentinelles au garde-à-vous.

Des années plus tard, en avril 1974, le premier ministre d'un autre jeune Etat africain, le Swaziland, posera à Irène Laure la même question.

Cette fois-ci, c'est en public, dans les bâtiments flambant neufs du parlement. Le premier ministre vient d'exposer son programme. Il se tourne vers Irène Laure:

– Nous aimerions que vous, comme grand-mère et comme socialiste, vous nous donniez des conseils au sujet du genre de socialisme que nous devrions choisir pour le pays que nous sommes en train de construire. On nous offre tant de genres de

socialisme, et aussi de modèles de démocratie. Les Anglais nous disent qu'ils ont le meilleur modèle. Les Russes nous offrent aussi leur sorte de démocratie. Que choisir parmi toutes ces idéologies?

– Voyez-vous, répond-elle, pour moi la seule et unique formule pour le vrai socialisme du monde, c'est la transformation de la nature humaine. Sans guérir la haine, le socialisme ne pourra jamais devenir une réalité.

Une autre question, plus personnelle celle-ci, lui est posée trois fois pendant un court séjour au Laos, en 1973, par le premier ministre, par un général, par un ambassadeur:

– Est-ce qu'un socialiste peut changer?

Et elle qui croit aux actes et non aux mots, qui a horreur de parler d'elle-même, est bien obligée de raconter, et de raconter encore ce par quoi elle a passé. Car ces questions sont authentiques, souvent angoissées. Car il faut répondre.

Consciente de la perspective et de la clairvoyance que lui ont apportées ses contacts au gré des voyages, elle se bat avec la dernière énergie pour aider tous ceux qu'elle rencontre à comprendre l'enjeu idéologique, et en particulier, avec fidélité, ceux qu'elle a côtoyés dans son action politique.

Témoin ce voyage en zig-zag qu'elle fait en août 1959 avec Mme Shidzue Kato, membre de la Commission des Affaires étrangères du Sénat, et douze dirigeants politiques et syndicalistes japonais, qui expriment l'esprit de leur entreprise dans une déclaration commune: «Pour remplir notre mission de socialistes, nous devons apprendre à changer les hommes. Si nous ne parvenons pas à guérir l'égoïsme de l'homme, le socialisme échouera et nous suivrons la route de la division et de la corruption.»

On est alors en plein boum de cette coexistence pacifique que Khrouchtchev offre au monde occidental entre un éclat de rire et un coup de chaussure. L'Europe, l'Europe du Nord surtout, hésite entre la pomme de la tentation et celle de la discorde... «Il fallait des Japonais pour nous dire la vérité,» s'exclamera un des socialistes visités.

Faut-il qu'Irène Laure sente l'urgence de ces contacts pour faire à soixante ans ce nombre record de trajets-avion en si peu de jours, elle qui appréhende chaque départ de la maison!

Le zig-zag, cette fois, ne va pas jusqu'à Rome, car, de Paris, les Japonais rentrent chez eux par le Pôle Nord tandis qu'Irène Laure reprend son souffle.

Pourtant, loin d'elle d'oublier, ne fût-ce qu'une seule fois, l'Italie sa voisine – et patrie paternelle. Victor et Irène Laure ne comptent pas leurs voyages dans la Péninsule. Jamais ils n'omettent, si leurs chemins mènent à Rome, de passer chez Giuseppe Saragat, qu'ils ont connu à Marseille pauvre et exilé et qui deviendra président de la République en 1964. Se souvenant de la prédilection de Giuseppina Saragat pour les flageolets du Midi, Irène Laure en apportera chaque fois un grand cornet dans ses bagages.

Un été, à Caux, arrive un homme qui se présente comme un communiste converti. D'emblée il se lie avec les ouvriers allemands qui sont là, dont plusieurs ont été expulsés du parti communiste à cause de leurs liens avec Caux. Il offre son aide pour les syndicalistes et les ouvriers. Il faut structurer le travail, dit-il, établir un fichier des contacts, regrouper la gauche.

Irène Laure hoche la tête:

– Il est une chose que je ne trahirai jamais, explique-t-elle à ceux que tente un section «gauche» de Caux, c'est la classe ouvrière, parce que c'est elle qui souffre et c'est elle qui souvent fait la force d'un pays. Mais je sais que je ne la sers pas en menant la guerre de classes.

Depuis son retournement vis à vis de l'Allemagne, elle a élargi son espérance à l'humanité tout entière. Elle a repoussé les frontières du socialisme. En elle maintenant, le matériau même des barrières fait défaut. Un «réarmement moral ouvrier» lui paraît aussi extravagant que ce «réarmement moral africain» qu'Andrée Blouin avait essayé de lancer sur les ondes, l'été de l'Indépendance du Zaïre. Ainsi donc, la section «gauche» de Caux fait long feu. Son organisateur disparaîtra comme il était venu.



Il est une autre sorte de barrière qu'Irène Laure considère comme inexistante: la langue. En quarante ans de contacts internationaux, elle n'aura eu que le français pour véhiculer ses idées, mais il se sera toujours trouvé quelqu'un pour les relayer en kikongo, allemand ou japonais.

Derrière Irène Laure, bien souvent, se cache ainsi – mal, car sa stature est imposante – la princesse Ima Lieven. Si discrète qu'on la croirait timide, elle qui a sauvé d'innombrables résistants et Juifs pendant l'occupation. Elle traduit inlassablement, sans jamais se mettre en avant, et il faut souvent qu'Irène Laure la tire de l'ombre pour qu'elle se tienne à son côté.

Après une enfance choyée dans le château de Courlande que la Grande Catherine offrit à ses aïeux, Ima Lieven a été prise dans la tourmente de la révolution, sauvant sa tête miraculeusement à plusieurs reprises. Puis, à Paris, elle a connu le sort des réfugiés, vivant chichement de menus emplois.

Rarement elle évoque le passé et son pays lointain qui lui est resté si cher. Parfois, pourtant, elle ajoute son mot à ceux qu'elle a fidèlement traduits:

– J'avais toujours considéré que nous étions les martyrs de la révolution, les victimes des événements. Ce n'est pas vrai. Nous en étions les responsables: une classe privilégiée qui refuse de se consacrer corps et biens au réarmement moral du monde se condamne à la colère des non-privilegiés.

Elle traduit Irène Laure, elle la conduit aussi dans sa traction avant noire.

Les voici, une fois de plus, dans le Nord. Au téléphone, Victor Provo, maire de Roubaix. Il a siégé avec Irène Laure au comité directeur du parti socialiste. Il l'invite à déjeuner:

- Vous avez un chauffeur?
- Oui, j'ai une personne qui m'accompagnera.
- Bon, amenez-la à déjeuner aussi.

Le repas se déroule, très animé. Provo exprime avec force son point de vue sur la politique actuelle et se tourne vers le «chauffeur»:

En Italien, c'est Lucie Perrenoud, de Suisse, qui fait l'interprète.

– N'est-ce pas aussi votre avis, Camarade Ima?

Camarade Ima elle est, et camarade Ima elle restera. Cendrillon devenant princesse a fait rêver les midinettes. Une princesse camarade fait vivre aujourd'hui le monde frère dont Irène Laure rêvait pour demain.

Déjeuner-débat à la Mutualité, Paris, janvier 1964

Les masses prolétariennes et les jeunes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine sont fascinés par le mot Socialisme. Pour eux, c'est un espoir que quelque chose va changer. Qu'allons-nous faire pour ne pas décevoir cet espoir?

Alors que les socialistes de l'Europe donnent le spectacle de leurs divisions, où se trouvent l'unité, la force de cette gauche? Dans le passé, nous avons l'excuse de nos propres luttes, de nos propres besoins, et puis l'Inde... c'était si loin! Mais aujourd'hui n'est-ce pas la tâche passionnante, le but audacieux de tout socialiste, avec les moyens dont nous disposons, la rapidité des transports, la vitesse extraordinaire des transformations de notre époque, de tout mettre en œuvre pour que rapidement disparaissent à jamais ces misères?

Rien de grand ni de durable ne se fera sans le socialisme. Je crois de tout mon être au socialisme. Il est inévitable, il est en marche. Mais le socialisme sans critères moraux absolument fermes détruira le monde. Le socialisme est mal vécu: mesquinerie, rivalités, sectarisme, relâchement des mœurs et de la discipline révolutionnaire, égoïsme qui dit «après moi le déluge». Cessons de bluffer sur le mot Socialisme et commençons à le vivre.

C'est une tâche immense mais passionnante que de répondre aux besoins de ces grands continents. Y a-t-il des socialistes en Europe qui auraient peur de l'entreprendre? Alors ils ne sont pas des socialistes. Car le socialisme demande le don total de soi à une cause que l'on croit juste. Notre temps, notre argent, nos pensées, nos familles sont alors mobilisés dans cette tâche.

Tournée des socialistes japonais en Europe

PROGRAMME

Mardi 24 août 1959 : BERLIN

- Interview télévisée.
- Réception par Willy Brandt, maire socialiste.
- Dîner organisé par Ernst Scharnowski, président de la section de Berlin de la DGB (Confédération allemande des Syndicats).

Mercredi 25 août : BONN

- Conférence de presse.
- Dîner avec Gerhard Schröder, ministre de l'Intérieur, et Hans-Joachim von Merkatz, ministre des Relations avec les Länder.

Jeudi 26 et vendredi 27 août : LONDRES

- Rencontre avec Hugh Gaitskell, chef de l'opposition travailliste.
- Déjeuner avec banquiers et armateurs.
- Meeting public dans l'Est de Londres.

Samedi 28 août ; GLASGOW

- Conférence de presse.
- Dîner organisé par John McGovern, député travailliste.
- Meeting public.

Mardi 31 août : BERNE

- Déjeuner avec des syndicalistes.
- Entretien avec Paul Chaudet, président de la Confédération.

Mercredi 1er septembre : COPENHAGUE

- Rencontres avec H.-C. Hansen, premier ministre socialiste, et Boerge Schmidt, président du parti socialiste de Copenhague.
- Conférence de presse.

Jeudi 2 septembre : STOCKHOLM

- Petit déjeuner avec Arne Geijær, président des Syndicats suédois et de la Confédération internationale des Syndicats libres.
 - Déjeuner avec Patrik Svensson, président du Parlement.
 - Réception par Tage Erlander, premier ministre socialiste.
-

Vendredi 3 septembre : OSLO

- Entretien avec Einar Gerhardsen, premier ministre socialiste.
- Déjeuner avec Rolf Stranger, maire d'Oslo.
- Interview à la radio.

Samedi 4 septembre : HELSINKI

- Rencontres avec V.-J. Sukselainen, premier ministre socialiste, Vaino Tanner, président du parti socialiste, et Heikki Pääiviö Hosia, ministre de l'Education.

Dimanche 5 septembre : STOCKHOLM

- Meeting public.

Lundi 6 et mardi 7 septembre : LA HAYE

- Rendez-vous avec J.-B. De Quay, premier ministre.
- Réception par le président du Sénat, J.-A. Jonkman, qui a été interné dans les camps japonais pendant la guerre.
- Conférence de presse.

Mercredi 8 septembre : PARIS

- Petit déjeuner avec Gabriel Marcel.
- Rencontre avec Edmond Michelet, garde des Sceaux.
- Entretien avec Guy Mollet, secrétaire général de la SFIO, Ernest Cazelles, secrétaire général adjoint, et Charles Pot, responsable du service de presse.



Prétoria

– Je croyais savoir bien des choses, mais depuis mon arrivée en Afrique du Sud, j'ai chaque jour plus à apprendre.

On est en 1974, Irène Laure a soixante-quinze ans et, pour la première fois, elle foule le sol sud-africain.

– Vous verrez que lorsque vous repartirez vos idées sur notre pays seront peut-être encore moins claires que lorsque vous êtes arrivée!

Prévision avec un brin d'humour afrikander et surtout beaucoup de sagesse. L'Afrique du Sud n'est-elle pas le sujet par excellence sur lequel l'Européen croit qu'il sait et ne se fait pas faute de le dire (sans avoir au préalable prêté l'oreille à des Sud-Africains)?

Celui qui parle à Irène Laure est le secrétaire général de la TUCSA, Arthur Grobbelaar: 69 syndicats blancs, métis, asiatiques et mixtes. Les associations noires ne sont pas comptabilisées dans ce chiffre, n'ayant pas droit à un statut officiel, ce qui n'empêche pas Grobbelaar de soutenir toute tentative des Noirs de se grouper en syndicats: «Quand ils seront assez nombreux, le gouvernement sera obligé de les reconnaître,» dit-il.

Irène Laure n'avait aucune intention de s'aller promener en Afrique du Sud. Une invitation lui était parvenue. Le pasteur George Daneel, membre du Synode de la puissante Eglise réformée hollandaise, Cornelius Marivate, professeur de langues africaines à l'Université d'Afrique du Sud, d'autres encore

s'étaient lancés dans l'entreprise impossible: une conférence interraciale à Prétoria, bastion de l'apartheid. Mais comment envisager de les rejoindre alors que le samedi d'avant elle marie le premier de ses petits-enfants, Yves? La famille a d'autant plus besoin de se grouper autour d'elle que la place de Victor est restée vide depuis qu'un soir de l'après-Noël 1960, il s'est éteint dans les bras de son Irène.

Or, en cette veille de noce, tout bascule: Irène Laure ne peut résister à l'injonction intérieure et dire *non* plus longtemps à ces hommes de courage. Sa famille l'aura tout entière pour la journée du samedi. Mais à minuit, les oreilles bourdonnantes et le cœur rassasié, elle réintègre la Sarine et commence ses bagages. Dimanche, le train pour Paris et lundi, à la première heure, passage obligé à l'ambassade où heureusement les démarches ne traînent pas: en dix minutes le visa est apposé.

A Prétoria, les trois cents participants à la conférence logent au Burgers Park Hotel, avec la bénédiction du ministre de l'Intérieur, car ne cohabitent pas n'importe où Noirs, Métis, Asiatiques, Blancs d'Afrique du Sud et leurs invités du Brésil, d'Europe ou d'Australie. Comment des ressortissants kenyans et nigériens ont-ils décroché la permission de se rendre en Afrique du Sud? On se demande en vérité ce qui, dans cette conférence, ne tient pas du miracle!

Irène Laure arrive mardi comme une fleur, juste à temps pour l'ouverture. Soirée de gala, robes longues, il faut se pincer pour y croire! Pour Irène Laure, pas de problème vestimentaire: de sa valise, elle sort l'habituelle petite robe de coton, grise avec la touche pimpante d'un jabot blanc. On l'attend pour le dîner inaugural à la table d'honneur que préside le maire de Prétoria. Elle y retrouve George Daneel, Cornelius Marivate, tous ceux à l'invitation de qui elle n'a pas pu résister.

Pour conduire les trois cents participants par les rues bordées de verts jacarandas jusqu'à la colline de l'Université de l'Afrique du Sud, des autocars ont été loués et offriront toute la semaine aux piétons surpris de fugitives visions d'une société sans ségrégation.

Quand Irène Laure pénètre dans le magnifique amphithéâtre, mille personnes occupent jusqu'au dernier fauteuil des gradins. A la vue de cet auditoire multiracial, incroyable est le mot qui lui vient à l'esprit, et il lui revient au long d'une soirée où Noirs, Blancs, Métis et Indiens s'expriment. Elle-même prend part au débat, modestement, et puis vite emportée par la fougue de sa foi.

Soirée de l'incroyable, qui ouvre la porte à six jours de dialogue, douloureux souvent, difficile parfois, gai à l'occasion, orienté résolument sur le changement en profondeur qui pourrait encore bloquer les engrenages de la peur et de la haine.

Irène Laure passe une mémorable soirée chez la secrétaire du Syndicat de la Confection, dans la cité des Métis. Une autre à la périphérie de Johannesburg, dans la cité noire de Soweto, où elle est l'invitée de deux jeunes femmes, employées de maison. Elle s'émerveille de voir le bout de jardin que chaque famille bichonne et les maisonnettes briquées avec amour – en même temps, comment ne pas comparer avec la qualité des logements blancs et même métis? Ces lopins de terre d'ailleurs, les Noirs n'ont pas le droit d'en être propriétaires. Pour aller à leur travail chaque matin, ces femmes font deux heures de trajet, sans espoir d'être jamais autorisées à loger moins loin.

Pour Irène Laure, toute injustice est intolérable. A l'âge de cinq ans, elle réagissait par l'action directe: les chaussettes de papa! Aujourd'hui, quand le chauffeur de taxi refuse de la laisser monter avec une compagne noire, elle est à deux doigts de faire un esclandre. Si elle se retient, les dents serrées, c'est par respect pour un homme politique noir avec qui elle a dîné le premier soir: – La violence comme moyen de changement, a-t-il dit, est un instrument du désespoir. Une solution à court terme, qui en fait ne résoud rien. Vous le savez mieux que quiconque en Europe: vous avez vécu deux guerres et qu'ont-elles changé? Pour nous, toute solution passe par un changement en nous-mêmes, car le changement fera de tous les citoyens d'Afrique du Sud des amis, alors que la violence ne laisserait qu'un long héritage de haine.

Parmi les Afrikanders de courage qu'elle a rencontrés au cours de ces journées, il en est un dont les mots lui sont allés droit au cœur:

– Nous n'avons pas choisi notre couleur, disait-il. Mais nous pouvons choisir notre contribution à l'avenir des enfants de ce pays.

Nombreux sont les Noirs et les Afrikanders qui voient dans la conférence de Prétoria le signe d'une volonté de dialogue irréversible. Pour elle qui a tout misé sur le changement de la société par le changement de la personne, le défi est de s'accrocher à cette foi, spécialement quand cela demande autant de courage.

– Puisque cela a été possible pour vous et les Allemands, lui dit-on plus d'une fois, alors pourquoi pas entre nous?

Alors Irène Laure écoute. Elle se refuse à elle-même la facilité de prendre parti. Elle écoute et, en face d'elle, personne ne se sent ni jugé ni condamné.

Quand elle parle, c'est pour partager l'espérance que lui a donnée son propre changement – et ceux dont elle a été le témoin privilégié depuis des années. Dans son esprit, demander pardon n'est pas un geste de bonne volonté, mais un pas audacieux, courageux, qui brise la chaîne de la haine et qui rend possibles en un temps record les solutions impossibles.

– Nous partons avec du retard dans la course pour construire un monde délivré de la peur, de la haine et de l'égoïsme, lui disent ses interlocuteurs, mais cela ne veut pas dire que nous n'arriverons pas au but.

Israël

Le petit bureau de Golda Meir ne paye pas de mine. Une table, trois, quatre chaises, pas même de rideaux. Si elle est toute flamme, Grand-Mère Patrie est aussi toute simplicité.

– Je vous connais, lance-t-elle de but en blanc à Irène Laure.

D'où, nul ne sait. Elle aura lu, ou entendu, quoi? Sans conteste, elle sympathise.

– Vous n'êtes socialiste que depuis l'âge de seize ans, remarque-t-elle. Moi, c'est à six ans que j'ai commencé, et en Russie encore.

Une passion commune unit les deux femmes: la sollicitude pour le monde que connaîtront les générations à venir

– Je n'ai jamais permis que mon fils ou mes petits-enfants jouent avec des fusils quand ils étaient petits. Maintenant je calcule que, pendant les douze prochaines années, j'aurai sans interruption au moins un petit-fils sous les armes...

Irène Laure parle de la guerre et de la Résistance, de Louis. Comme ceux qui ont beaucoup souffert, Golda Meir sait écouter avec le cœur.

– On ne peut pas oublier, dit Irène Laure, mais on peut pardonner, et demander pardon. Pouvez-vous imaginer ce que c'était pour une mère française? Deux cents fois, j'ai demandé pardon, publiquement, pour ma haine, parce que j'avais souhaité que les bombes écrasent le peuple allemand. Si je crois qu'il n'y a de mon côté que dix pour cent de torts, je dois faire le premier pas et prendre la responsabilité de mes dix pour cent.

Golda Meir ne répond pas. Dans les chancelleries, on n'est pas tellement habitué à tabler sur le changement du cœur et le pardon. Il lui faut le temps d'encaisser le choc des idées.

Quand elle revient sur terre, c'est pour demander à sa secrétaire de servir une tasse de thé.

Golda Meir est une femme fatiguée. Elle se remet lentement d'une opération. Elle a quitté le pouvoir depuis deux ans, mais il ne se passe pas de jour qu'un membre du gouvernement ou quelque édile ne vienne solliciter son conseil.

– Que c'est encourageant, soupire-t-elle, de voir quelqu'un qui continue à lutter.

– Il ne faut jamais perdre l'espoir, répond Irène Laure.

– Oui, vous avez raison, il faut garder l'espoir malgré tout, même si nous ne voyons pas de résultat. Merci d'être venue me voir, c'était un grand honneur pour moi.

La 2CV grise du Frère Joseph ballote Irène Laure au gré des pavés et grimpe gaillardement jusqu'au sommet de la colline. A perte de vue, Jérusalem miroite dans le soleil. Une ville, qui était un nom, devient vie. Les siècles défilent: ici, le livre d'histoire est ouvert à toutes les pages à la fois.

Il est une page où Irène Laure voit des mamans juives lui tendre leurs bébés à la veille d'un embarquement sans retour pour les camps de concentration. Combien de fois en a-t-elle caché sous son large manteau noir de ces bambins pourchassés?

Derrière toutes ces petites coupoles, dans l'harmonie des pierres dorées ou la démesure des gratte-ciel, ceux qu'elle a sauvés trente ans plus tôt élèvent-ils aujourd'hui leurs propres enfants pour la guerre, pour la paix?

Comme un écho à trop de souffrances – subies, causées, rendues, qu'importe, les larmes ont le même goût – une conviction lui monte aux lèvres: Jérusalem, ville des réconciliations.

On n'est qu'en décembre. L'hiver a encore son mot à dire. A côté d'elle, dans le cyprès, un oiseau guilleret s'est caché. Irène Laure a beau écarquiller les yeux, il reste invisible. Pourtant ses trilles cascaded dans les branches sombres, irrésistibles d'entrain. Non, il ne faut jamais perdre l'espoir.

Je me suis débarrassée de ma haine. J'avais une grande haine contre les Allemands. Si on regarde la vie telle qu'elle a été, j'avais raison. J'ai beaucoup souffert de la guerre et je me suis durcie pour ne jamais plus pleurer. Même quand j'ai su que l'un de mes fils était torturé, je n'ai pas pleuré, mais j'ai durci mon cœur pour dire: «Ils payeront.» Ils ont payé – mais moi j'ai eu honte et j'ai demandé pardon à ce peuple, car un peuple ne fait jamais la guerre seul.

La chose la plus difficile pour les Français est de voir que la France a eu tort, car on n'ose pas dire que la France a eu tort. J'ai demandé pardon pour moi-même et pour les erreurs de la France. C'est dur, très dur, mais si vous faites cela, alors vous avez la liberté totale et vous pouvez participer à la liberté et à la paix du monde.



Le bicentenaire des Etats-Unis

Et de quinze!

1976 voit Irène Laure aux Etats-Unis pour la quinzième fois. Après s'être tant fait tirer l'oreille pour y mettre les pieds la première fois, faut-il qu'elle ait été conquise par ces capitalistes honnis? Eh oui, elle les aime, plus est, elle croit en eux malgré les bourdes qu'ils peuvent faire – un peu comme envers ses propres enfants ou petits-enfants, ces diables de Marseillais, ses trésors!

D'emblée elle a été bouleversée par la générosité yankee. Jamais elle n'oublie les vivres qui ont sauvé la vie de ses enfants et de tant d'enfants d'Europe après la guerre.

Elle qui s'y connaît pourtant en hospitalité s'émerveille aujourd'hui, comme à son premier voyage, de l'accueil sans bornes qu'elle rencontre dans les familles américaines: la maison où l'on est reçu vous est offerte comme votre maison, et ce n'est pas une simple formule de politesse!

Comme toutes les générosités, celle des Etats-Unis ne va pas sans provoquer des grincements de dents et des situations ambiguës: «On a tellement mal jugé l'Amérique,» dit parfois Irène Laure. Alors, elle y va. Et elle y retourne.

1976, deux cents ans d'histoire, que d'aucuns regardent avec la condescendance de leurs millénaires. Irène Laure, elle, les fête avec l'enthousiasme d'un enfant. Ses jambes rechignent-elles à suivre le cortège historique dans les rues de

Washington? Qu'à cela ne tienne, elle passe la journée entière du 4 juillet, devant le poste de télévision, vibrant à l'unisson de la foule.

L'exubérance retrouvée pour ces célébrations est à la mesure de la souffrance qui a replié sur lui-même le pays depuis la tragédie du Vietnam et le choc de Watergate. A New-York, huit millions de gens se sont massés sur les rives de l'Hudson pour voir seize majestueux voiliers du monde entier passer toutes voiles dehors devant la statue de la Liberté. A Washington, le défilé fait revivre l'histoire américaine depuis les pionniers jusqu'à la conquête de l'espace. L'esprit inventif et généreux qui a séduit Irène Laure s'y donne libre cours, et cette faculté, déconcertante pour le cartésien pondéré, de ne pas faire d'expériences en catimini mais d'étaler tout ce qu'on est, ce qu'on découvre, ce qu'on invente, même si l'on risque d'y perdre la face.

En tête marchent le vice-président Rockefeller et le maire – noir – qui a le rare bonheur de porter le nom même de la ville qu'il administre.

De temps en temps, Irène Laure court au balcon prendre son bain de foule. Ne se réjouit-on pas de l'anniversaire de quelqu'un qu'on aime? Les drapeaux claquent, on chante, on gambade et les sifflets saluent fusées et feux d'artifices.

Ce séjour américain dure quelques semaines à peine, mais il est bien rempli. Voyages et rencontres se succèdent. Elle s'amuse à compter qu'elle est allée déjà dans trente des États de l'Union. Combien d'Américains en diraient autant? Elle trouvera en tous cas le temps d'aller faire un clin d'œil à la *Jeune Femme au chapeau rouge* de Vermeer, au Musée national de Washington, tableau qu'elle affectionne.

A Richmond, retour aux sources, elle s'émeut de revoir le manoir entouré d'arbres qu'a mis à disposition du Réarmement moral la famille Chapin. William Chapin a financé la venue des premiers Allemands à Caux en vendant une assurance-vie. Investir dans la réconciliation de l'Europe n'était sans doute pas si fou: trente ans plus tard, M. Chapin est toujours en pleine forme et il habite avec sa femme une caravane dans le ranch où son fils élève des chevaux.

La diversité des gens rencontrés montre que le patchwork des pionniers est devenu le tissu du pays. Souffleurs de verre dans un village d'artisans, dirigeants de la communauté portoricaine, Indiens, syndicalistes et dockers, des jeunes, beaucoup de jeunes, des employés de la PANAM, vieux amis des semaines historiques de 1951 à Miami.

Et toujours ces quartiers entiers de maisons où nulle haie ni barrière ne délimite mon jardin du tien: l'attitude de la main tendue encore. Même le cimetière est ouvert sur la vie...

Des familles où l'on ne mange pas chacun de son côté ce qu'on trouve au réfrigérateur. Ici, une biologiste – et organiste à l'occasion – qui adore son métier, mais y a renoncé pour quelques années parce que sa présence à la maison est importante pour les enfants. Là des parents qui se sont débarrassés de leur poste de télévision pour retrouver une vie de famille plus créatrice. Des repas mijotés, du pain fait à la maison: une autre Amérique!

Avant de s'envoler vers le vieux continent, un saut encore jusqu'à Norfolk, à cent cinquante kilomètres de Richmond. Barrières, sentinelles, laissez-passer: on n'entre pas dans une base navale géante comme dans un moulin, même pour déjeuner chez le commandant du Collège d'Etat-Major des Forces armées.

Dans le bureau de l'amiral Denton, une table est dressée. La nappe damassée de fleurs de lys en l'honneur de l'invitée française est une attention de Jane Denton qui va droit au cœur d'Irène Laure.

A peine les présentations sont-elles faites que l'amiral pose sa première question:

– On me dit que votre fils a été torturé pendant la guerre. Qu'est-il advenu de lui ensuite?

Irène Laure sait que Denton a été prisonnier du Vietnam du Nord pendant sept ans et demi, dont quatre ans au secret, et qu'il a été torturé à plusieurs reprises. Ses discussions avec ses geôliers lui ont laissé une préoccupation intense des mondes qui vivent derrière les rideaux de bambou et de fer.

A travers cette conversation, il cherche comment l'expérience de réconciliation à laquelle Irène Laure a participé, et qui est entrée dans l'histoire, peut donner au monde d'aujourd'hui les clés de la survie.

Pour un père de sept enfants, l'avenir ne saurait être du domaine de l'abstrait. Aussi le courant n'a-t-il pas de peine à passer entre lui et Irène Laure: le déjeuner se prolongera, bousculant, de façon très peu militaire, l'agenda de l'amiral.

— Je vous en prie, et c'est l'appel d'Irène Laure à l'Amérique, ayez le courage de faire quelque chose de grand, de très grand.

J'ai vu deux guerres et, deux fois, j'ai vu les Américains arriver à notre secours. Je sais le prix qu'ils ont payé pour la bêtise de nos disputes européennes. Jamais on ne pourra l'évaluer en chiffres, ou en mots de reconnaissance. C'est impossible. Oh, je ne dis pas que les Américains ont toujours raison, non, oh non. Mais, pour moi, le prix qu'ils ont payé, on ne pourra jamais l'évaluer.

Et, voyez-vous, par Frank Buchman ils ont donné plus encore. Il ne s'agit pas de comptabiliser ceux qui sont morts. Ni ceux qui se sont réveillés à la foi en Jésus-Christ à travers Frank Buchman – comme mon mari et moi, et nos amis de la Ruhr Bladock et Kurowski, et tous les autres – mais j'aimerais que vous compreniez ce que Frank Buchman a donné en espoir au monde. Il nous a montré une philosophie de vie qui peut transformer les situations et peut-être, je dis peut-être, conduire à la paix.

Liverpool

– S'il vous plaît, Monsieur, voudriez-vous arrêter un moment votre machine.

Un peu interloqué, le journaliste enfonce la touche de son enregistreur. Peut-être a-t-il été un peu fort dans ses questions? Il doit reconnaître qu'afin de pimenter son interview pour Radio Merseyside, il a essayé de coincer Irène Laure en lui posant des questions pièges sur le Marché commun.

Il ignore qu'elle a beau compter plusieurs fois vingt ans, elle n'est pas près de se laisser avoir, et qu'avec elle l'interviewer risque fort de se retrouver interviewé. Mais il ne va pas tarder à le savoir car, une fois délestée de la « machine », Irène Laure fixe sur lui son regard clair et demande:

– Comme arrière-grand-mère, j'ai une question à vous poser: quand vous étiez jeune, est-ce que vous n'étiez pas un garément?

L'initiative a changé de camp. Une heure plus tard, le journaliste repartira avec une bobine sur l'Europe prête pour les ondes, l'homme, lui, repartira avec un esprit revigoré.

Irène Laure, toujours d'accord lorsqu'il s'agit d'expériences nouvelles, se retrouve à midi le nez à la baie vitrée d'un restaurant qui tourne lentement sur sa tour et lui montre 360° de panorama. Certes son cœur bat d'abord pour le port et les docks, mais ce qui l'enchanté dans cette métropole industrielle, dont à l'étranger on ne parle guère que pour souligner les éruptions de

violences, c'est l'avenue qui relie les deux cathédrales.

A l'extrémité sud, austère, superbe avec ses voûtes gothiques et son grès rose, la cathédrale anglicane. A l'extrémité nord, gigantesque tipi de verre et de béton, la cathédrale catholique dont la tour de vitrail lance ses arcs-en-ciel sur la ville.

L'avenue qui les relie a nom Rue de l'Espoir.

Espoir pour demain, ou après-demain, quand elle regarde les rues autrefois cossues laissées à l'abandon et les jeunes chômeurs qui vaguent sur les trottoirs, ou quand elle lit sur le prospectus de l'office du tourisme les précautions à prendre pour se protéger des voyous.

Espoir pour aujourd'hui quand elle s'entretient avec les membres du Conseil municipal, les responsables du port, les garçons du foyer pour Africains ou les jeunes d'un groupe qui milite pour le tiers-monde.

Liverpool fait à Irène Laure le cadeau de rencontres avec le passé.

Ainsi découvre-t-elle que la sœur qui lui fait visiter la Cathédrale du Christ-Roi était en camp de concentration avec Geneviève Anthonioz-de Gaulle: le récit du pèlerinage des Allemands au Mont-Valérien la fait pleurer.

Autre clin d'œil du passé, le consul de France raconte qu'il était en poste à Rio de Janeiro dans les années cinquante et avait prêté main forte à Louis dans ses débuts épiques au Brésil!

A travers ces journées, lors de chacun de ses contacts, il est un sujet qu'Irène Laure ne perd pas de vue. Pour elle, la situation dans laquelle se trouve l'Europe est aussi grave en 1983 qu'elle était après la guerre. C'est avec la volonté de consolider les bases de l'unité européenne qu'elle a traversé la Manche pour la troisième fois en dix-huit mois.

– Pour construire l'Europe, et quand je dis l'Europe, j'inclus toujours la Grande-Bretagne, que nous manque-t-il? L'essentiel: l'honnêteté, la sincérité entre pays, et pas seulement au niveau des hommes politiques.

Un beau matin, elle apprend – encore une de ces coïncidences qui ne l'étonnent même plus – qu'à trois heures de

voiture, dans une petite ville du Pays de Galles, est organisée une soirée-café sur l'Europe, avec pour objectif le financement d'un film sur sa vie à elle et sa contribution à la réconciliation franco-allemande. Elle ne fait ni une ni deux: en route pour le Pays de Galles, où les organisateurs de la réunion ont la surprise de leur vie en voyant le «sujet» de leur soirée-café arriver en chair et en os.

«Ce soir, nous avons découvert un aspect de l'Europe différent de celui que nous donnent en général les journalistes et les politiciens,» dira en conclusion une Galloise, député au Parlement européen, oubliant qu'elle fait partie elle aussi des politiciens.

Pour Irène Laure elle-même, l'Europe n'est pas une question politique, mais une question de civilisation, de valeurs. Et, lorsqu'il s'agit d'une bataille, et d'une bataille importante, ne faut-il pas miser sur le meilleur de l'esprit anglo-saxon?

– Quand le lion de Grande-Bretagne mord dans quelque chose, dit Irène Laure avec humour, il ne lâche pas prise avant la victoire!

Plus j'avance, plus je me rends compte que l'unité entre la Grande-Bretagne et la France est nécessaire au monde. Plus on créera de liens, mieux ce sera, et je ne sais pas si jamais j'arriverai, mais j'aimerais bien apprendre un peu d'anglais – une langue bizarre, non? mais que j'aime entendre.

Vous savez, quand on a vécu deux guerres, on sait qu'il faut qu'elle soit créée, cette Europe, non seulement une Europe spirituelle, mais une Europe économique.

Moi, voyez-vous, je n'ai pas toujours bon caractère. Quand je vois la Grande-Bretagne, par exemple, qui fait des difficultés au sujet des moutons, je me dis: au diable la Grande-Bretagne! Nos caractères – je parle des Français et des Anglais – sont si différents. Pendant la guerre, on avait de Gaulle et on avait Monsieur Churchill. C'était terrible, ces deux hommes ensemble. Churchill a dit que pour lui de Gaulle était l'épine dans la plante du pied, mais il ajoutait: «Si j'étais à sa place, je ferais comme lui.» Pourquoi est-ce que dans le danger nous faisons le maximum pour nous entendre? Est-ce qu'en temps de paix on ne peut pas faire le maximum pour trouver le meilleur chemin? Ce serait un encouragement pour les autres nations, comme lorsque nous avons trouvé le premier chemin avec les Allemands.

Printemps

Sur la route, un poteau indicateur: Ravensbrück. Quarante ans après, la souffrance n'est pas tarie.

– Non, tu ne trahis pas ceux qui sont morts ici. Ils sont morts pour que la vie continue. Oublier, non. Pardonner, oui, car la haine amènera toujours la guerre.

Encore une fois, Irène Laure est en route. Chez elle, les coquelicots fleurissaient déjà. Ici en Allemagne, elle recommence le printemps.

Quand on va sur ses quatre-vingt-cinq ans, il n'est pas facile de quitter la maison et les soins attentifs de Claude, mais Irène Laure ne croit pas à la retraite lorsqu'il s'agit du monde que connaîtront ses descendants.

Le Rhin miroite, glauque entre les péniches. La route muse au pied du Drachenfels, mais nulle trace de Siegfried ni du dragon, et l'on traverse le coquet village de Rhöndorf pour arriver à la maison des roses. Konrad Adenauer est-il là, dans les terrasses du jardin, à soigner ses précieux rosiers? Non, la maison n'est plus aujourd'hui qu'un musée, où se pressent les visiteurs anonymes.

Mais Irène Laure n'est pas un visiteur. Elle est la fille de la maison, qu'accueille à bras ouverts Anneliese Poppinga.

Mme Poppinga a été secrétaire de Konrad Adenauer pendant suffisamment d'années pour connaître la gratitude qu'il éprouvait envers la résistante française qui avait coupé le fil de la haine entre leurs deux pays.

Dans la salle à manger du chancelier, qui fleure les meubles bien cirés, on échange des souvenirs autour d'une tasse de café. Derrière les cordons – musée oblige – le défilé des visiteurs ne tarit pas et les regards curieux se posent sur la joyeuse tablée. On entend le guide psalmodier dans le salon attendant.

Adenauer, Schuman, Monnet revivent, tandis que, par les fenêtres, on voit des classes d'écoles traverser le jardin aux roses.

Puis c'est toute une bande d'appelés, vêtus de l'uniforme bleu. Réaction immédiate d'Anneliese Poppinga qui se précipite, ouvre tout grand la porte-fenêtre et présente Irène Laure aux jeunes militaires.

Prise de court, celle-ci cherche le fil de ses mots. Mais rien à craindre: deux phrases sur la fille rebelle qu'elle fut pour ses parents, un «moi, j'aime les diables», et le contact est établi. Les soldats sont captivés.

– Vous savez, Madame, lui dira l'un d'eux en prenant congé, et dans un français impeccable, nous ne sommes pas soldats pour la guerre, mais pour la paix.

Le Berlin qui l'accueille ensuite, et pour la huit ou neuvième fois, affiche des airs d'opulence.

Sur une colline de Grunewald, des enfants en rupture d'école se poursuivent avec des cris joyeux. Les arbres n'y ont pas quarante ans: les enfants ignorent que les racines sont plantées dans les millions de mètres cubes de ruines que les femmes de Berlin, leurs grands-mères, ont amassés de leurs mains nues.

Aujourd'hui la misère est ailleurs.

Elle est dans les jeunes descœuvrés, qui habillent leur mal de vivre aux couleurs de la mode et s'éclatent en manifestations presque journalières.

Elle est dans les immeubles des squatters et dans le carrousel des sirènes de police.

Elle est dans la frénésie de consommation qui gicle de magasin en magasin.

Dans les bouquets de fleurs qui rappellent au Mur ses morts.

Elle est aussi chez les immigrés turcs, portes du retour et por-

tes de l'emploi également fermées. Irène Laure ne quittera pas Berlin sans aller à eux.

Un pique-nique réunit sur l'île des Paons une cinquantaine d'adolescents de l'école turque. Les jeunes filles offrent des boulettes de riz, des beignets d'aubergines. Occidentales un instant, elles ramènent la minute d'après le voile traditionnel sur leur front – à l'image d'un ciel qui hésite entre pluie et soleil.

Un petit vent frisquet ride la rivière jusqu'au sinistre Mur qui la barre au loin.

Traduite en allemand par un professeur berlinois, grand blessé de guerre, et retraduite ensuite en turc, Irène Laure répond aux questions de ces jeunes qu'elle sent si déboussolés. Elle leur parle comme s'ils étaient ses petits-enfants et l'éclaircie qu'elle leur désigne fait oublier les giboulées.

– Je n'ai jamais rien regretté de ma vie, mais je regrette de ne pas avoir votre âge. Quelle tâche merveilleuse vous attend! Je n'ai pas peur de l'avenir, je m'en réjouis.

Encore un rendez-vous avec l'ami des premières heures, Ernst Scharnowski, qui vit justement un jour de découragement. A lui aussi, Irène Laure dira:

– Mais non, je n'ai pas peur de l'avenir, je m'en réjouis!

A la Sarine, elle remet son tablier et son chapeau fleuri.

– Dis, mami, tu nous racontes une histoire?

– Oh oui, une histoire de quand tu étais petite!

Demande à laquelle on ne saurait dire non lorsqu'on s'appelle Irène Laure, même quand on avait prévu d'enlever les mauvaises herbes de la plate-bande.

A La Ciotat, comme sous toutes les latitudes, les histoires des arrières-grand-mères sont belles.

– Quand j'étais une petite fille, haute comme trois pommes, j'étais toute bouclée, avec des anglaises là de côté – terrible!

– Oh, disent les enfants en regardant les mèches blanches soigneusement tirées.

– Je faisais un rêve. Je rêvais le monde. Le monde nouveau.

– Ouah, ouah, aboie le brave Jeff, qui connaît déjà l'histoire et rêve, lui, d'un monde sans tiques.

Irène Laure raconte ses étés à Chamonix, les chevaux Pompon et Bibi qu'elle montait avec sa sœur, les biscuits de la cuisinière et les chaussettes de papa. Elle raconte la guerre – le moins possible – et puis après... (mais cela ferait tout un livre!)

Cécile pousse un gros soupir:

- Est-ce que c'est une histoire qui finit bien?
- Vous savez, réfléchit-elle tout haut, j'ai du mal à croire que tout cela m'est arrivé, à moi.

Les frimousses dorées se rapprochent. Le benjamin, Gilles, s'accroche à sa jupe, câlin.

- Mais, mami, pourquoi tu as fait tout ça?
- Faut-il leur dire le «pour vous» qui clignote en elle?
- Voyez-vous, je ne pouvais pas faire autrement.
- Et brillent les étoiles de ses yeux.

Table

7	Résistance	1940-1944
11	La Préfecture de Marseille	25 mai 1944
15	Caux	septembre 1947
21	Cité Malesherbes	novembre 1947
27	Amérique	décembre 1947-janvier 1948
33	Le Touquet	octobre-novembre 1948
37	Avant	née le 18 septembre 1898
45	Victor	
49	Allemagne	janvier-mars 1949
55	Berlin	avril 1949
61	La chapelle	1950
65	Calcutta	mars 1953
75	Tunisie	1953-1954
81	Frank	
87	Vietnam	1955
91	Le Mont Valérien	1959
97	Zaïre, an zéro	juillet-août 1960
105	Camarade Ima	
115	Prétoira	1974
119	Israël	1976
123	Le bicentenaire des Etats-Unis	1976
129	Liverpool	1983
133	Printemps	1983

Bibliographie et sources

Office universitaire de Recherche socialiste OURS, Paris (procès-verbaux du comité directeur de la SFIO 1945-1948)

Institut d'Histoire du Temps présent, Paris (résistance dans les Bouches du Rhône 1943-1945)

Archives Nationales (rapports préfectoraux des Bouches du Rhône 1943-1945)

Archive des Conférences de Caux 1947-1984

Archives de la Mairie de Chamonix

Archives des Bouches du Rhône à Marseille

Virginia State Library, Richmond, 1947-1948

Library of Congress, Washington (Manuscript Division 1947-1948)

André Sauvageot *Marseille dans la tourmente*, Ed. Ozanne 1949

Jean Lacouture *Léon Blum*, Seuil 1977

Jean Lacouture *Pierre Mendès France*, Seuil 1981

Christopher Sykes *Troubled Loyalty, a Biography of Adam von Trott*, Collins 1969

Silvain Reiner *Grand-mère Patrie*, Albin Michel 1980

Leif Hovelsen *Hors des ténèbres maudites*, Delachaux et Niestlé 1961

Robert Carmichael *par lui-même*, préfacé par Jean Rey, Ed. de Caux 1975

Philippe Mottu *Caux de la belle époque au Réarmement moral*, Baconnière 1969

Plus décisif que la violence, présenté par Gabriel Marcel, Plon 1971

Michel Sentis et Charles Piguët *Ce monde que Dieu nous confie*, Centurion 1982

Personnes consultées

Odette Naegler, secrétaire d'Irène Laure à la SFIO de 1945 à 1948

Simone Delsel, qui dirigeait alors le secrétariat des parlementaires SFIO

Jean Loup, pasteur d'Aubagne de 1938 à 1948

Maurice Nosley, qui le premier invita Irène Laure aux Conférences de Caux (et se fit mettre à la porte!)

Angela Nosley, Françoise Caubel, Lucie Perrenoud, Marie-Claude Borel, qui ont tenu le journal détaillé de leurs voyages avec Irène Laure,

et surtout les filles et fils de Victor et Irène Laure qui, pour l'amour de demain, ont ouvert la porte de leur jardin secret.

Citations d'Irène et Victor Laure

- p. 10 *Düsseldorf, 19 janvier 1949*
- p. 19 *La Ciotat, avril 1983*
- p. 25 *Caux, 13 juillet 1953*
- p. 32 *Caux, 19 juin 1949*
- p. 43 *Caux, 15 juillet 1969*
- p. 48 *Le Touquet, novembre 1948*
- p. 53 *Lille, 1^{er} décembre 1951*
- p. 58 *Caux, septembre 1949*
- p. 59 *Caux, 28 juin 1949*
- p. 64 *Caux, 4 octobre 1953*
- p. 71 *Srinagar (Cachemire), 10 mai 1953*
- p. 72 *Caux, 15 juillet 1959*
- p. 78 *Caux, 5 août 1954*
- p. 79 *Lausanne, 29 août 1959*
- p. 94 *Caux, 5 août 1954*
- p. 104 *Kinshasa, 15 juillet 1960*
- p. 111 *Paris, 25 janvier 1964*
- p. 121 *Caux, 14 juillet 1953*
- p. 127 *Londres, 30 avril 1980*
- p. 132 *Tirley Garth (Angleterre), septembre 1982*

Photos

David Channer: couverture, pp. 14, 31, 73 – Jeremy McCabe: 3, 63, 90 – Michael Blundell: 35, 52, 108 – Arthur Strong: 36, 44, 57, 74, 77, 113 – Collection de la famille Laure: 39, 95 – Peter Sisam: 54 – Ivor Sharp: 67 – Robert Fleming: 83 – Keystone: 122.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en juillet 1985
à la demande des Editions de Caux
sur les presses de l'Atelier Grand SA
imprimeurs au Mont-sur-Lausanne, Suisse

Militante, Irène Laure l'a été toute sa vie.

Socialiste depuis l'âge de 15 ans, résistante, elle découvre la force du pardon qui surpasse la haine. «C'est immense, immense», dit-elle, et elle parcourt les continents pour partager son espérance et «construire la paix sur du roc».

Par une série d'instantanés, Jacqueline Piguet saisit la trajectoire de cette femme de passion et de cœur, avec des ouvriers à Calcutta, auprès d'un chef d'Etat africain, ou chez elle, dans le Midi, avec ses enfants et petits-enfants.

Jacqueline Piguet-Kœchlin est née à Mulhouse. En 1953, elle a accompagné Irène Laure dans le premier de ses voyages en Asie.

5 00

Editions de Caux

Diffusion Ouverture, 1052 Le Mont-sur-Lausanne (Suisse)